

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POSEIDONIOS D'APAMÉE

(ESSAI DE MISE AU POINT)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

*présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris*

PAR

Marie LAFFRANQUE

Chargée de Recherches au C.N.R.S.

11335



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

POSEIDONIOS D'APAMÉE

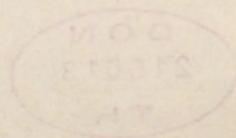
THÈSE POUR LE DOCTORAT EN LETTRES

Mme LAFRANÇOISE

8° R
67079



POSEIDONIOS D'APAMÉE



FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POSEIDONIOS D'APAMÉE

(ESSAI DE MISE AU POINT)

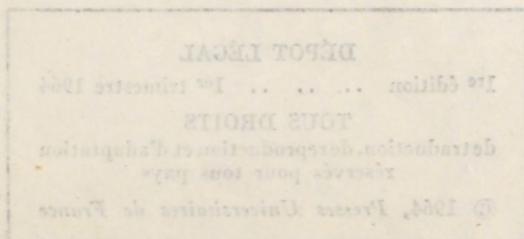
THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

*présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris*

PAR

Marie LAFFRANQUE

Chargée de Recherches au C.N.R.S.



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

POSÉIDONIOS D'APAMÉE
(ESSAI DE MISE AU POINT)

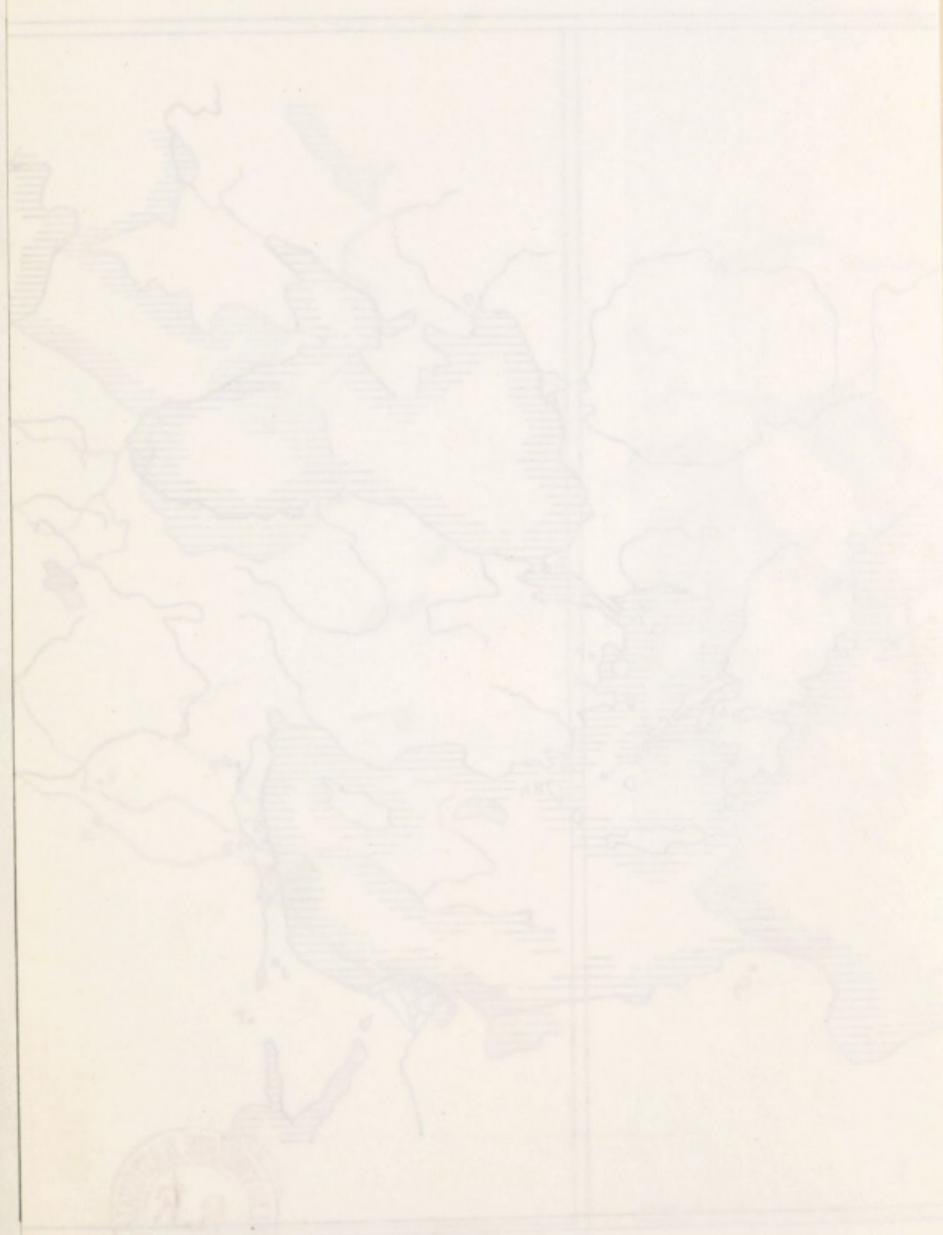
THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris

Mme LAFFRANQUE
Chargée de Recherches au C.N.R.S.



DÉPOT LÉGAL
1^{re} édition 1^{er} trimestre 1964
TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
© 1964, *Presses Universitaires de France*

PRELIMINAIRE







CHAPITRE PREMIER

MÉTHODES ET RECHERCHES

L'histoire de la « question posidonienne », retracée dans ses grandes lignes, peut seule rendre raison de la présente étude. Elle en expliquera dans une large mesure les conditions, les mobiles et les méthodes. Le sens et le résultat des travaux de ces quarante à soixante dernières années l'éclaireront de façon plus précise.

Le souvenir du philosophe d'Apamée et de son œuvre s'est perpétué, à travers l'ère de la Rome impériale, jusqu'au Haut Moyen-Age. Il s'est transmis d'anthologie en manuel doxographique, de copie en copie des classiques grecs et latins, et à partir d'un nombre toujours plus restreint de ses écrits eux-mêmes. On le verra, nos sources les plus tardives sont aussi, généralement, les moins significatives et les moins abondantes. Le nom de POSEIDONIOS disparaît pratiquement de la littérature européenne connue du Bas Moyen-Age. On ne l'a pas rencontré jusqu'ici, que nous sachions, dans les manuscrits arabes et mozarabes dont la transmission et la traduction ont constitué, dans cette période, un élément essentiel pour le renouveau des études scientifiques et philosophiques (1). Au début des Temps Modernes, on ne le cite plus guère que pour rappeler une édifiante anecdote contée par CICÉRON (« Tu auras beau faire, douleur, tu ne me feras pas dire que tu es un mal ») ; elle devient un exemple pur et simple de ce qu'on a appelé la « résignation » stoïcienne, ou, plus sommairement, le « stoïcisme » des XVI^e et XVII^e siècles (2).

C'est à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e que les

(1) Assurances répétées de MM. Cruz Hernández, professeur d'histoire de la philosophie arabe à l'Université de Salamanque, Millas Vallicrosa, spécialiste des manuscrits philosophiques et scientifiques mozarabes, professeur à l'Université de Barcelone, et de M. Vajda pour la section arabe des manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris. Aucun des fragments de manuscrits arabes utilisés par K. Reinhardt, ou agrégés aux fragments grecs du *Commentaire du Timée* de Galien, ne cite Poseidonios.

(2) Cf. MONTAIGNE, *Essais*, II, XII, p. 471, éd. Gallimard ; CIC., *Tusc.*, II, 13.

travaux et les idées de POSEIDONIOS semblent intéresser à nouveau pour eux-mêmes, en dehors de leur contexte, un petit nombre d'érudits, de savants et de philosophes ; cela, principalement, en pays de culture germanique. A la fin du XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e, des travaux importants et suivis s'attachent à retrouver sa trace, à définir son rôle dans l'histoire de la pensée antique. A travers les nombreux fragments posidonien, ou supposés tels, on tente de découvrir enfin une personnalité et un système philosophique nettement individualisés. Les chercheurs « occidentaux » (3) ont apprécié ces tentatives, soit dans les limites de comptes-rendus et d'études critiques rapides, soit sur des points importants, mais particuliers, soit à la lumière de recherches concernant d'autres aspects et d'autres secteurs de la pensée gréco-romaine. On n'a vu, jusqu'ici, aucun effort pour réexaminer l'ensemble du problème qui porte le nom de POSEIDONIOS à la lumière des acquisitions méthodiques et des découvertes réalisées par l'histoire de la culture antique à partir de 1930, et surtout après la deuxième guerre mondiale. En fait, les recherches posidonien marquent le pas depuis lors.

Cette fortune diverse n'a pas suivi dans l'ensemble, comme on pourrait s'y attendre, celle de l'inspiration stoïcienne dans la pensée moderne. C'est surtout aujourd'hui que les recherches sur POSEIDONIOS rejoignent celles qui touchent l'histoire générale du mouvement stoïcien. Les travaux déjà anciens mais toujours aussi précieux de notre maître Emile BRÉHIER, au début du siècle, se placent dans cette perspective. Les derniers ouvrages de Max POHLENZ la retrouvent à une date encore récente. Quoi qu'il en soit, le sort de la question posidonien

(3) Malgré nos efforts, nous n'avons pu avoir connaissance de travaux en langues slaves spécialement consacrés à Poseidonios ; nous ignorons s'il en existe. Il nous a été également impossible de retrouver trace du traité intitulé *Σύστασις περὶ οργῆς*, et signalé dans un catalogue du milieu du XIX^e siècle : Ed. de MURALT (ou MOURALT), *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque impériale de Petersbourg*, 1864, avec 9 planches lithographiées, Saint-Petersbourg, cité, après divers auteurs, par K. REINHARDT (*P-W*, col. 568). Ce texte est signalé par un manuscrit inscrit au n^o 13 du catalogue de Muralt ; le manuscrit en question serait lui-même, en effet, un fragment du catalogue de la bibliothèque privée d'un Romain employé de l'administration à Memphis, vers le milieu du III^e siècle ap. J.-C. (Le manuscrit daterait de 244-245). Ce papyrus, sensiblement détérioré par le climat de Saint-Petersbourg dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, avait fait à temps l'objet d'une copie manuscrite. Cf. Victor JERNSTEDT, « Un papyrus prophétique », *Journal du Ministère de l'Education Nationale* (Saint-Petersbourg ?), octobre 1901, p. 48-56 : article et périodique en russe. Aucun manuscrit de Poseidonios ne figurerait aujourd'hui dans les bibliothèques publiques russes (réponse reçue par nous de la Direction de la Bibliothèque publique d'Etat de l'U.R.S.S., transmise par M. B. Batraev, Attaché culturel de l'Ambassade de l'U.R.S.S. à Paris, 25 nov. 1955, ainsi qu'un tirage à part de l'article de V. Jernstedt).

est surtout lié à l'histoire générale de l'érudition relative à l'Antiquité. La raison fondamentale en est qu'on ne dispose encore aujourd'hui d'aucun traité complet de POSEIDONIOS, et qu'il faut extraire de textes multiples les citations de ses œuvres et les informations le concernant.

Entre le XV^e et le XVII^e siècles, la *Géographie* de STRABON, les traités philosophiques de CICÉRON, ceux de SÈNÈQUE et ses *Lettres à Lucilius* sont déjà familiers au public lettré. Mais on n'y cherche qu'une source de connaissances « techniques » ou de réflexions personnelles, métaphysiques ou morales. On n'y voit pas les témoins d'époques diverses de la culture gréco-latine, ni les vestiges d'œuvres antérieures, restituées ou assimilées à des degrés divers par ces grands classiques. Un tel point de vue ne deviendra possible qu'avec les progrès de l'exégèse et de la critique des textes. Il a aussi pour condition l'essor des études historiques, que fomentent un intérêt croissant pour l'évolution des mœurs, des civilisations et des sociétés humaines. Ces deux sortes de disciplines s'épanouiront dans le climat relativement favorable du XVIII^e siècle. L'histoire des idées apparaît comme telle à cette époque, notamment sous la forme embryonnaire des dictionnaires philosophiques (tels ceux de BAYLE ou de VOLTAIRE) où les penseurs de l'époque des Lumières entament, avec ceux des pays lointains et des époques révolues, un dialogue qui se veut objectif, méthodique et fécond. Les réflexions sur l'Histoire, les philosophies de l'Histoire, de plus en plus en faveur autour de 1800, donnent à ces études une impulsion décisive en pays de culture germanique. Et dès 1810, à Leyde, apparaît le premier et jusqu'ici le seul recueil général de fragments de POSEIDONIOS, réunis et commentés par J. BAKE. On s'aperçoit, à le lire, qu'il n'aurait sans doute pas pu voir le jour sans l'important labeur philologique du français CASAUBON et les études du maître de J. BAKE lui-même, D. WYTTEBACH, dont la *Bibliothèque critique* a servi de base à bien des recherches poursuivies au XIX^e siècle (4).

La fin du XVIII^e, déjà, avait vu les travaux de POSEIDONIOS examinés pour eux-mêmes, d'une manière aussi remarquable que peu connue. On voit des géographes-astronomes du temps,

(4) J. BAKE, *Posidonii Rhodii reliquiae doctrinae collegit atque illustravit Janus Bake, Accedit Wytttenbachii annotatio*, Haad et socios, Lugduni Batavorum, 1810; cf. p. 31, 264, 280, et en général, « Annotatio », p. 260-287. De Casaubon, J. Bake a dû notamment utiliser l'édition du début des *Deipnosophistes*, d'Athénée (1597) et ses *Animadversiones* (1600) relatives au même ouvrage, qui étaient, malgré leur ancienneté, les travaux philologiques les plus sérieux pour cet auteur.

en France surtout, se rappeler et étudier ses calculs astronomiques, ses mesures et ses évaluations géodésiques. Ils les confrontent, ainsi que d'autres, avec les résultats de leurs propres travaux, en particulier pour la mesure du méridien terrestre (5). Mais ce n'est qu'un moment, et il s'agit encore là d'une attention limitée, purement « technique », comme celle qu'ont pu porter au même auteur les devanciers et les contemporains de PTOLÉMÉE ; non d'une curiosité philosophique et d'un intérêt historique pour POSEIDONIOS comme penseur.

Le goût déjà séculaire de la bourgeoisie de langue allemande pour les sciences et l'érudition s'accompagne, au XIX^e siècle, d'un phénomène d'origine politique qui vient favoriser, avec tous les travaux d'édition et de critique des auteurs anciens, les recherches posidonniennes (6). Ne pouvant se développer librement en d'autres domaines dans la période de marasme qui suit l'invasion napoléonienne, l'activité intellectuelle et les moyens matériels dont elle peut disposer s'orientent vers des disciplines relativement indépendantes de l'actualité : en particulier, sous l'effet d'une nostalgie facile à comprendre, ces petites sociétés, villes ou Etats encore séparés et privés momentanément d'horizon éprouvent le besoin d'explorer les sources les plus brillantes de leur propre culture. C'est ainsi qu'ils se tournent vers l'histoire des idées dans l'Antiquité gréco-romaine. Leipzig est un des centres où se perpétuera cette tradition érudite, dont les éditions Teubner témoignent encore.

La tendance dont on vient de parler va de pair avec celle de la philosophie allemande du XIX^e siècle, qui est, d'une façon ou d'une autre, une philosophie de la culture : une conception générale du monde et de la condition humaine, ou plutôt de « l'humanité » considérée tout au long de son évolution, des

(5) L. DUTENS, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, t. I, p. 293 ; MONTUCLA, *Disciplina mathematicorum*, t. I, p. 110 (cités par J. BAKE, *Poseidonii...*, p. 272 et 273) ; P.-J. GOSSELIN, *Géographie des Grecs analysée, ou les systèmes d'Eratosthène, de Strabon et de Ptolémée comparés entre eux et avec nos connaissances modernes*, Paris, Didot aîné, 1790. Vers la même époque, un éditeur parisien publie, notamment, des fragments d'Aristarque de Samos : ARISTARQUE DE SAMOS, *Sur les grandeurs et les distances du Soleil et de la Lune*, édition gréco-latine de Fortia d'Urban, Paris, 1810. Cf. A. THALAMAS, *Etude bibliographique de la Géographie d'Eratosthène*, Versailles, 1921, p. 19 et 31-48.

(6) Ce phénomène est signalé par les érudits de langue allemande et par A. THALAMAS, *Ibid.*, p. 77-85. Il faut y voir, à notre avis, l'intensification, due à des conditions historiques particulières, d'un mouvement plus général : le progrès et la diffusion des études « classiques » qui a accompagné, jusqu'au XIX^e siècle compris, le développement de la bourgeoisie européenne. Pour le XVII^e siècle, cf. A.-M. DESROUSSEAUX, Introduction aux *Deipnosophistes* d'Athénée, Paris, Budé, 1956, p. XLVIII-XLIX. Pour la Renaissance, cf. M. P. GILMORE, *Le monde de l'humanisme (1453-1517)*, Paris, Payot, 1955, p. 294. Voir aussi la thèse de M. BATAILLON, *Erasmus en Espagne*, Paris, 1939.

origines à nos jours. Il y aura des échanges particulièrement actifs et réciproques entre la réflexion philosophique et les recherches des historiens de la pensée antique formés à l'école érudite germanique (7). L'influence persistante des doctrines nées au XIX^e siècle, et en particulier de l'idéalisme allemand, orientera la majorité des travaux qui nous intéressent, jusqu'aux grands ouvrages de Karl REINHARDT sur POSEIDONIOS. L'éminent critique sera le premier à reconnaître cette origine idéaliste et esthétisante au cœur de la méthode qu'il s'est forgée : il la montre dans la notion de « forme interne », sur laquelle se fonde le critère qui lui permettra de faire un choix parmi les textes, accumulés au cours du XIX^e siècle, que la tradition attribue généralement au philosophe d'Apamée (8).

Après son *Poseidonios*, son *Kosmos und Sympathie* et son *Poseidonios über Ursprung und Entartung*, le même problème se pose à nos yeux : quels textes, et donc quelles recherches et quelles théories peut-on rattacher avec certitude à ce grand nom de la philosophie stoïcienne ? L'article « Poseidonios » de l'*Encyclopédie* de PAULY-WISSOWA (9), rédigé par REINHARDT, reprend pour l'essentiel ses analyses précédentes. Toutes les recherches menées jusqu'à lui sont parties du recueil de J. BAKE, soit directement, soit à travers une cascade de dissertations et de critiques postérieures. Lui-même a regretté l'absence d'une édition plus à jour, et repris dans une perspective nouvelle le travail dit de recherche des sources ; mais il n'a fait que substituer, aux critères idéologiques qui ont brodé un voile parfois impénétrable autour du solide travail des *Posidonii reliquiae doctrinae*, une hypothèse qu'il ne s'est pas soucié de vérifier par des moyens scientifiques suffisants.

Les travaux postérieurs, anglais, français, américains, germaniques, perpétuent l'essentiel de ses faiblesses. Et cela de deux façons. D'abord, en admettant sans discussion la plupart de ses attributions : les plus récents travaux de Max POHLENZ sont dans ce cas. Ensuite, en s'attaquant à tel ou tel résultat, ou en mettant en question de manière générale la figure esquissée par les

(7) Bornons-nous à rappeler un exemple illustre, celui de E. Rohde et de F. Nietzsche. Mais c'est déjà le cas de Hegel et de Schopenhauer.

(8) K. REINHARDT, *Poseidonios*, München, 1921 ; *Id.*, *Kosmos und Sympathie, Neue Untersuchungen über Poseidonios*, München, 1926 ; *Poseidonios über Ursprung und Entartung*, Orient und Antike, VI, Heidelberg, 1928.

(9) K. REINHARDT, article « Poseidonios », *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Drückénmüller, Stuttgart und Waldsee, Halbband XXIII, 1953, col. 558-826. Nous désignons simplement cet article comme ci-dessus, n. 3, par le sigle P-W.

belles recherches de K. REINHARDT, mais sans proposer ni surtout mettre en œuvre, dans un étude complète, une méthode franchement différente de la sienne pour le choix des vestiges à étudier : tels, par exemple, R. MILLER JONES, L. EDELSTEIN ou R. PHILIPPSON. Autrement dit, la question posidonienne a marqué le pas depuis les environs de 1930, faute de l'ascèse qui aurait permis de reconsidérer systématiquement tout le corpus des fragments posidoniens. Le problème est aujourd'hui, encore une fois, celui des textes que l'on acceptera de soumettre à l'analyse.

Comment le débat a-t-il été mené, en effet ? Il a commencé dès 1810, avec l'« annotatio » de WYTTEBACH, jointe au premier recueil de fragments posidoniens (10). Elle comporte des remarques et des rectifications de détail, concernant la lecture des textes et l'interprétation de certaines notions communes à divers philosophes anciens. Aucune critique fondamentale à faire contre ce travail complet, objectif, et limité avec sérieux et modestie, dans son ensemble, aux citations nominales (11). La part de l'interprétation y est à peu près nulle. Elle ne dépasse pas quelques rapprochements de type doxographique. Elle laisse toute liberté aux critiques à venir. Mais, non contents de lire, d'analyser et d'interpréter le matériel relativement sûr qui leur était fourni, ces derniers semblent s'être assez vite lancés, sans garantie ni contrôle suffisants, dans le champ des hypothèses. La pauvreté même de ce matériel les y invitait. Ils lui ont adjoint rapidement d'autres fragments dépourvus de références, mais textuellement identiques ou semblables. Du même mouvement, bon nombre de ces chercheurs ont reporté sur POSEIDONIOS une partie variable et, chose plus grave, l'inspiration même du contexte.

On en a usé de la sorte pour DIODORE, pour les traités de CICÉRON, pour les lettres de SÉNÈQUE surtout. D'un autre côté on n'a pas hésité à lui attribuer des textes dont l'existence n'a jamais été prouvée, comme un *Commentaire sur le Timée*, et des théories postérieures qui n'ont jamais porté son nom, mais auxquelles on voulait trouver à toute force un précédent, une « source », dans la philosophie de son temps : par exemple, les théories exposées dans le *De facie in orbe lunae* de PLUTAR-

(10) J. BAKE, *Pos.*, p. 260-287.

(11) Les appréciations de J. Bake soulignent surtout l'aspect rationaliste de la pensée posidonienne. D'où, dans son exposé, déjà, une surestimation de cet aspect, qui n'est peut-être pas dans son esprit. Cf., *Id.*, *Ibid.*, p. 24-33.

QUE (12). D'autres exemples de ces déformations apparaîtront au cours de nos analyses. Bien plus, POSEIDONIOS n'a été souvent que le nom de notre ignorance : réponse illusoire aux questions que posait la littérature philosophique postérieure. On peut schématiser cette démarche comme suit : « Ici, une influence non identifiée, ici la marque d'un auteur inconnu ; peut-être stoïcien ; plutôt même du Moyen Portique. Qui serait-ce, sinon POSEIDONIOS ? ». Surtout vers la fin du XIX^e siècle, mais jusque vers le milieu du XX^e, l'influence du philosophe d'Apamée a été grossie démesurément ; son nom et ses idées ont pris une place disproportionnée dans l'histoire de la pensée antique. Ses théories, ses recherches, devenues parfois méconnaissables, ont donné lieu aux interprétations les plus diverses. C'est ainsi que, notamment depuis ZELLER, l'image de POSEIDONIOS oscille entre des pôles opposés : on le voit éclectique ou dogmatique, rationaliste ou vitaliste, « oriental » ou « occidental », moniste ou dualiste, stoïcien presque classique ou mystique précurseur du néo-platonisme, etc.

Seules les grandes lignes et les phases principales du débat intéressent notre propos. Trois noms le dominant, après la mise au point de ZELLER. Trois savants de l'école germanique : Anton SCHMEKEL, Karl REINHARDT, Max POHLENZ. Une première querelle, poursuivie jusqu'à l'heure actuelle, porte sur l'attribution à POSEIDONIOS du livre I des *Tusculanes*. Une autre, de même type, s'attache au mythe final de la *République* de CICÉRON, le fameux *Songe de Scipion*. Une troisième question fait l'objet d'une longue controverse : le *De facie lunae* de PLUTARQUE s'inspire-t-il étroitement de POSEIDONIOS ? et faut-il, en même temps, voir un reflet fidèle de ses vues dans tout le livre I du *De divinatione* de CICÉRON ? Enfin, le chant VI de l'*Enéide* reflète-t-il ou non une eschatologie posidonienne ?

Tels sont les quatre principaux points en litige. Outre les débats portant sur l'existence d'un Commentaire posidonien du *Timée* de PLATON, une infinité de discussions philologiques et d'exégèses diverses vient modifier le nombre et l'importance des fragments interprétés. Ces fluctuations expliquent les caractères opposés que les critiques pensent découvrir à notre philosophe. Seuls les fragments relatifs à l'Histoire et à la géographie ont fait l'objet de deux éditions critiques en progrès l'une sur

(12) Il s'agirait d'une véritable démonologie, doctrine posidonienne de la transmission des âmes ; notre étude de l'anthropologie s'efforcera de la réduire à sa véritable condition d'hypothèse éminemment discutabile.

l'autre, celle de MULLER (13) vers le milieu du XIX^e siècle, celle de JACOBY en 1926 (14) ; elles n'ont guère été discutées, grâce à leur haute valeur scientifique, mais aussi parce que les érudits accordaient un intérêt limité et relatif à cet aspect de l'activité de POSEIDONIOS.

PANÉTIOS est l'objet de variations souvent concomitantes. Les deux figures se révèlent solidaires, que nos critiques les opposent ou s'efforcent de les rapprocher. Celle de PANÉTIOS, moins étudiée, reste aussi moins discutée et plus constante. Mais certains textes (dans les ouvrages philosophiques de CICÉRON, par exemple) ou certains traits distinctifs (comme l'importance accordée à l'expérience) sont simplement répartis de manière différente, selon les auteurs, entre les deux maîtres du Moyen Portique. C'est cette répartition qui oppose, notamment, I. HEINEMANN à K. REINHARDT (15). On le verra d'ailleurs, pour le choix des fragments à étudier, l'étude de PANÉTIOS a imposé au dernier grand critique de PANÉTIOS, M. VAN STRAATEN, une méthode analogue à celle que nous croyons devoir adopter pour POSEIDONIOS (16).

Dans sa *Philosophie des grecs*, ZELLER consacre au second une étude brève, mais accompagnée d'un intéressant appareil critique (17). On peut considérer cet historien de la philosophie comme l'héritier des recherches de langue allemande poursuivies depuis l'édition des fragments de J. BAKE. Il s'appuie notamment sur ce recueil, et sur celui de MULLER pour les fragments historiques (18). Il utilise aussi l'introduction de ce dernier, et se réfère aux travaux de quelques autres grands érudits : SCHEPPIG, HIERZEL, RITTER, DIELS, SCHWENKE, HASENMULLER. Prenant leur suite, il voit dans POSEIDONIOS un philosophe sans grande originalité, aux connaissances plus étendues qu'approfondies, un esprit plus éclectique que critique : « l'anneau d'une chaîne » qui conduit sagement de l'Ancien Stoïcisme à celui des empereurs ; un moraliste qui, pour les besoins de l'Éthique, substitue au monisme primitif un dualisme inspiré d'ARISTOTE et de PLATON. L'analyse reste superficielle dans sa prudence, et l'image

(13) C. MÜLLER, *Fragmenta historicorum graecorum*, Paris, Didot, 1849 ; III, p. 245 et s.

(14) JACOBY, *Fragmenta historicorum graecorum*, Berlin, 1926, II A.

(15) V. ci-dessous, p. 30-31.

(16) V. ci-dessous, p. 43-44.

(17) E. ZELLER, *Die Philosophie der Griechen*, 1880, 3^e période II, A, 3, p. 572 et s.

(18) Il indique aussi comme importante, dès le début de son étude (*Id., Ibid.*, n. I et II), celle de SCHEPPIG, *De Posidonio Apameo rerum gentium terrarum scriptore* (1869), p. 15 et s.

qu'elle donne de POSEIDONIOS a l'aspect plat et morcelé d'une mosaïque. Peu d'extrapolations, aucune qui soit décisive. Mais les lacunes impossibles à combler ne sont pas signalées dans cette reconstitution. Par ailleurs, on y mentionne à peine les travaux scientifiques et mathématiques de POSEIDONIOS, comme si leur importance, en soi, était minime, et comme s'ils n'avaient guère de rapport avec l'élaboration de ses théories philosophiques. Enfin, ZELLER néglige presque totalement la *Suite à Polybe* et les autres ouvrages historiques de notre auteur, enlevant à sa réflexion morale un aliment irremplaçable (19).

Ces quelques remarques éclairent déjà la suite des recherches posidoniennes. En premier lieu, elles supposeront presque toujours une liaison simple et directe entre POSEIDONIOS et les penseurs qui le précèdent et le suivent ; parfois aussi, mais plus rarement, avec ses contemporains. Elles voudront y voir avant tout, selon l'expression même de ZELLER, le maillon (20) d'une chaîne régulière telle qu'on se figure si volontiers, au XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, l'évolution, le « progrès » de la pensée. On n'en sera que plus porté à faire de POSEIDONIOS une réponse, défectueuse et précaire, mais rassurante pour l'esprit, aux multiples questions que pose la transmission des idées du monde hellénistique au monde romain. On n'en aura que plus tendance à négliger les aspects exceptionnels, hétérodoxes ou sans prolongements ultérieurs, d'une philosophie située à la charnière de ces deux mondes : comme si un déterminisme mécanique, parfaitement rodé, régissait l'histoire des sociétés humaines, des cultures, des courants idéologiques. On ne lui attribuera que plus gratuitement des textes qui ne viennent pas de lui et des théories qui n'ont jamais été son bien, si l'on en juge par les seuls documents à peu près irrécusables.

Car, en second lieu, on n'a pas plutôt aperçu les lacunes négligées par ZELLER qu'on se précipite pour les combler. On s'y applique en fonction des hypothèses et des préjugés mentionnés plus haut. Une formation philologique scrupuleuse, mais à courte vue, augmente encore les chances d'erreurs. Trop de chercheurs voudront, coûte que coûte, remplacer par des textes connus les zones laissées dans l'ombre par les fragments authentifiés. Ils introduiront ainsi, par exemple, maint passage de

(19) Il consacre à peine une dizaine de lignes à l'Éthique de Poseidonios, assurant que « sa doctrine morale ne nous apprendra rien qui contredise la morale stoïcienne » classique. *Id.*, *Ibid.*, § 6 et n. 36, 37 et 38.

(20) *Id.*, *Ibid.*, conclusion ; Zeller applique formellement cette image à la seule Psychologie de Poseidonios.

CICÉRON dans le recueil des textes posidonien (21). Beaucoup, assimilant POSEIDONIOS aux écrivains qui sont censés l'utiliser, verront même l'obscurité là où elle n'est pas, et inventeront, par exemple, une métaphysique à cette philosophie immanentiste basée sur la Physique, et une eschatologie de type religieux à cette conception du monde essentiellement rationnelle (22). Des représentants du Nouveau Portique ou d'une époque intermédiaire du Stoïcisme, tel SÉNÈQUE, des néo-pythagoriciens et des néo-platoniciens, plus tardifs encore, perdront ainsi tout relief. Leurs idées seront comme projetées dans le passé en vertu de cette optique trompeuse. L'originalité de POSEIDONIOS souffrira autant de ce procédé que des juxtapositions sans principes de ZELLER, et pour les mêmes raisons. Ce retour en arrière, cette recherche naïve du passé dans le présent qui caractérise la « Quellenforschung » traditionnelle feront assimiler tout ou partie de sa pensée non plus à celle de maîtres plus anciens, mais à celle d'écrivains postérieurs. Il s'agira d'une deuxième phase, plus spectaculaire, de l'emploi de cette méthode antihistorique dans les recherches posidonien. Son usage paraît encore moins justifié, puisque, cette fois, l'un des termes de l'identification est plus ou moins hypothétique. En fin de compte, mieux vaut rapprocher à l'excès POSEIDONIOS d'ARISTOTE et de PLATON, qu'il cite, discute et a beaucoup pratiqués, que de l'imaginer à la ressemblance d'un MARC AURÈLE, qui ne dit pas un mot de lui, ou d'un PLOTIN, avec qui il aurait en commun, par un malheureux hasard, les parties de son œuvre et de sa doctrine dont on n'a plus aucun témoin formel. Mieux vaut, même, retrancher qu'ajouter, et négliger certains fragments pourvu qu'on interprète les autres avec rigueur.

Tel sera, pourtant, le procédé qui domine les études des cinquante années qui suivent la *Philosophie des Grecs* de ZELLER. En langue allemande, K. REINHARDT s'efforcera le premier de l'abandonner dans un travail général et approfondi : il n'évitera pas, pour autant, bien des interprétations abusives. L'utilisation des écrits cicéroniens dans cette période constitue un exemple typique du processus qui a gonflé l'influence de POSEIDONIOS et calqué son image sur celle des représentants de courants philosophiques dominants après lui. En 1878, dans une dissertation consacrée à POSEIDONIOS, P. CORSEN répond affirmative-

(21) V. ci-dessous, notamment p. 10-12.

(22) V. ci-dessous, notamment p. 23-24 et 36-39.

ment à une question déjà traditionnelle pour cet auteur (23) ; ce sera l'une des plus longuement discutées, et elle fera encore, en 1942, l'objet d'un article spécial de M. van der BRUWAENE (24). Le livre I des *Tusculanes* et le *Songe de Scipion* constituent, dit P. CORSSEN, des témoins fidèles et massifs des théories posidonniennes. Quatorze ans plus tard, A. SCHMEKEL reprend la même thèse, dans le cadre d'une étude qui embrasse cette fois tout le Moyen Portique, et l'ensemble des œuvres de PANÉTIOS et de POSEIDONIOS (25). L'étude des dialogues philosophiques de CICÉRON paraît en effet l'une des principales sources de l'intérêt que suscitent les deux auteurs au XIX^e siècle et au début du XX^e. On retrouvera ces dialogues et leur interprétation à l'origine de presque toutes les attributions incertaines et au centre des controverses les plus acharnées de la Quellenforschung. K. REINHARDT lui-même y reviendra.

Les érudits du XIX^e siècle partent, en général, d'une idée aujourd'hui sérieusement battue en brèche, et contre laquelle déjà s'élevait l'étude de BOISSIER sur *Cicéron et ses amis* (26). L'auteur des *Tusculanes* serait un pur compilateur, et ses traités de simples doxographies rédigées à l'intention du public cultivé de langue latine. On serait alors en droit de traiter ses dialogues comme des puzzles dont les fragments, une fois séparés, pourraient être replacés dans tel ou tel ensemble de doctrines antérieures. C'est lui refuser toute originalité et toute élaboration personnelle, sauf dans la présentation des idées et dans le choix qui aurait présidé à cette sorte d'anthologie de la philosophie grecque. Or, on peut le voir sans peine, non seulement CICÉRON utilise, dans un même exposé, plusieurs auteurs dont il rapproche et amalgame les affirmations, mais encore il y ajoute des éléments de son cru ; il forge ainsi des théories fort proches, certes, des philosophies hellénistiques classiques, mais douées d'un accent personnel et adaptées dans leur contenu, aussi bien que dans leur forme, à ses goûts, à ses soucis, et aux besoins de la vie sociale et culturelle romaine (27). Cela éclate dans la

(23) P. CORSSEN, *De Posidonio Rhodio Ciceronis in libro primo Tusc. et in Somnio Scipionis auctore*, Bonn, 1878. K. REINHARDT, P.W., col. 572-586.

(24) M. van der BRUWAENE, « Les traces de Posidonios dans le premier livre des *Tusculanes* », *Antiquité classique*, XI, 1942, p. 332 et s.

(25) A. SCHMEKEL, *Die philosophie der mittleren Stoa*, Berlin, 1892.

(26) G. BOISSIER, *Cicéron et ses amis*, Paris, 1865, début du chap. I, et notamment, p. 341 et s., à propos des théories sur le suicide exposées dans les *Tusculanes*, que l'auteur rapproche de *Att.*, XV, 2.

(27) C'est la conclusion que l'on peut tirer d'une étude récente : P. MILTON VALENTE, *L'éthique stoïcienne chez Cicéron*, Paris, Libr. Saint-Paul, Paris, 1957. Cet aspect du

République, mais n'est pas moins certain, par exemple, pour le *De Fato* ou le *De divinatione*. De quel droit préjuger que CICÉRON fait exception pour les passages dont nous n'arrivons pas à identifier les « sources », comme le fameux livre I des *Tusculanes* ? Par quelle raison, aussi, attribuer au même auteur tout le contexte d'une citation ou d'une référence précise et limitée ? On ne pourrait le faire à juste titre que par comparaison avec l'original qu'il s'agit, précisément, de retrouver. Il n'est donc pas besoin de disputer paragraphe par paragraphe les textes cicéroniens — ou même d'autres — aux identifications intrépides des champions successifs de la Quellenforschung. Il suffit de constater que le procédé même sur lequel se fondent leurs reconstitutions est insuffisant, et que leur raisonnement se trouve vicié au départ.

Ces tentatives ont accrédité l'image d'un POSEIDONIOS plutôt éclectique ; forcément éclectique, dirons-nous, si l'on veut réunir sans les martyriser des textes d'inspiration aussi différente que ceux de PLUTARQUE et, par exemple, les longs fragments nominaux de STRABON. Inversement, nos analyses s'efforceront de montrer que, si on se borne aux textes incontestablement posidonien, on aboutit en général à de tout autres résultats.

SCHMEKEL, donc, part de l'attribution à POSEIDONIOS, incertaine dès l'origine, et combattue avec succès par la suite, du livre I^{er} des *Tusculanes* et du *Songe de Scipion*. Il en déduit une cascade d'autres attributions, notamment pour le premier livre des *Antiquitates rerum divinarum* de VARRON, le livre VI de l'*Enéide*, un passage de la *Cité de Dieu* de SAINT AUGUSTIN et des *Commentaires* de LUCAIN (28). De cet ensemble de textes, il conclut sans difficulté à l'existence, dans l'œuvre de POSEIDONIOS, de toute une théorie eschatologique. Il va même jusqu'à tenter la reconstitution d'ouvrages précis, comme le traité *Des dieux*, dont le titre nous est garanti par ailleurs, ou un soi-disant traité de l'immortalité (29). A la même date, et en vertu de procédés du même ordre, (hypothèses transformées en conclusions par défaut, extrapolations, etc.), le traité *De la Providence* de PHI-

livre est mis en relief par M. P. BOYANCÉ dans son compte rendu (*R.E.G.*, 1958, p. 330-333).

(28) L'ensemble de ces textes, une fois admis comme posidonien, esquisse la silhouette assez plausible d'un philosophe mystique et pythagoricien, tel que l'a vu A. Schmekel. V. l'analyse critique de ses thèses, quelques années plus tard, par R. A. GAHD : « M. Terenti Varronis antiquit. rer. divin. libri I. 14. 15. 16. », *Jahrb. f. Philol.*, Suppl. XXIV, 1898, p. 1 et s.

(29) Cf. A. SCHMEKEL, *Die philosophie der mittleren Stoa*, p. 85 et s. et 104 et s.

LON, le *De facie* de PLUTARQUE et son *Génie de Socrate* (30) s'ajoutent aux ouvrages que l'on considère, à partir de simples présomptions et de rapprochements à courte vue, comme des sources valables pour la connaissance de POSEIDONIOS. Et cela, comme pour CICÉRON, au prix d'un morcellement des œuvres qui ne tient pas compte des idées, des intentions et de l'élaboration personnelle de l'auteur pris à témoin. Comme précédemment, une série de fragments d'écrivains plus tardifs leur est adjointe de proche en proche.

Bientôt, PTOLÉMÉE entre dans le cercle, avec sa *Géographie* et surtout sa *Tétrabible* (31) ; et à sa suite, MANILIUS, puis FIRMICUS MATERNUS, dont on rattache des fragments à cette lettre XCII de SÉNÈQUE utilisée déjà par SCHMEKEL où, tout au plus, trois lignes d'une importance discutable appartiennent sans conteste à POSEIDONIOS (32). Des textes sûrs (comme ceux de PLINE et de STRABON), d'autres jugés posidoniens à partir d'une référence générale et non exclusive (tels ceux de VITRUVÉ et de CLÉOMÈDE) suggèrent, sans la garantir, l'attribution à POSEIDONIOS de certains passages du célèbre astronome. A la faveur de ces acquisitions discutables, comme l'a déjà noté K. REINHARDT, une importance exceptionnelle est donnée au soleil dans la géophysique posidonienne, tout comme elle lui revenait dans l'eschatologie reconstruite essentiellement à partir du livre I des *Tusculanes* et du *De facie* de PLUTARQUE (33). Des études plus modestes, concernant directement POSEIDONIOS, ramènent l'attention sur sa personne et ses recherches scientifiques, et sur une source aussi positive que STRABON ; mais elles restent partielles, se bornent à une seule discipline, et prétendent même retrouver à travers les textes tel ou tel ouvrage, les *Météorologiques* ou le traité *De l'Océan* (34).

(30) Premières hypothèses connues relatives à Philon, dans P. WENDLAND, *Philos Schrift über Verschung*, Berlin, 1892. Premières hypothèses connues relatives à Plutarque dans R. HEINZE, *Xenocrates*, Berlin, 1892.

(31) F. BOLL., Studien über Claudius Ptolemäus, *Jahrb. f. Philol.*, Suppl. XXI, 1894, p. 51 et s.

(32) V. ci-dessous, p. 431.

(33) K. REINHARDT, P. W., col. 594-595. On voit sur cet exemple comment le résultat, tenu pour assuré, d'hypothèses et d'attributions incertaines, vient renforcer, quand il ne les fonde pas, de nouvelles hypothèses d'une structure non moins fragile.

(34) C'est le cas de F. SCHÜHLEIN (*Untersuchungen über des Poseidonios Schrift* $\pi\epsilon\rho\iota$ $\acute{\omega}\kappa\epsilon\alpha\nu\acute{\omicron}\nu$, 1901) qui part ouvertement, il est vrai, des suggestions émises par S. Südhaus dans son analyse du poème de l'Etna, *Actua erkl.*, Leipzig, 1898 (Sammlung wissenschaftliche Commentaren), p. 51 et s. Une démarche de même genre est, vers la même époque, à la source des considérations de E. ODER (« Ein angebilches Bruchstück Demokrits über die Entdeckung unterirdischer Quellen », *Philol. Suppl.*, VII, 1898, p. 231 et s.). Un peu plus tard, W. CAPELLE (« Der Physiker Arian u. Poseidonios », *Hermès*, XL, 1905, p. 614 et s.), évoque avec estime les travaux de Poseidonios dans le domaine de la Physique, et en particulier à propos des tremblements de terre.

Une autre tentative, à peu près contemporaine, est vouée à un échec au moins partiel pour les mêmes raisons que ces travaux portant sur des recherches scientifiques. Il s'agit de la première étude posidonienne de MAX POHLENZ, qui analyse le *De placita* de GALIEN en fonction du traité *Des passions*, où le maître du Moyen Portique combattait les théories psychologiques de CHRYSIPPE (35). Parce qu'il néglige d'examiner en même temps les fragments extraits de STRABON et ceux des *Questions Naturelles* de SÉNÈQUE — et, plus généralement, ce qui reste des autres travaux positifs de POSEIDONIOS —, il se condamne à une vue incomplète. Il ne peut interpréter dans toute son ampleur le matériel dégagé par un utile travail de discrimination des trois opinions exposées par GALIEN : la sienne propre, celle de CHRYSIPPE et celle de POSEIDONIOS. L'éclaircissement du texte, reconnu comme le dialogue de pensées successives, demeure le principal résultat de l'effort de M. POHLENZ. Mais POSEIDONIOS lui apparaît sous les couleurs d'un polémiste prenant position dans une discussion traditionnelle, plutôt que sous l'aspect d'un savant authentique, au sujet d'une anthropologie rationnelle, sinon rationaliste.

Le début du XX^e siècle est marqué par une variation féconde sur la méthode philologique traditionnelle : on veut trouver chez les péripatéticiens et les académiciens des premiers siècles l'annonce de la philosophie posidonienne, mais aussi le plus vif de son inspiration. On examine en particulier le *Περὶ κόσμου*. On fait appel au témoignage des traités subsistants de THÉOPHRASTE (36). Malheureusement, cet essai n'aura pas de suite. Il souffre d'ailleurs du même vice que les travaux de la Quellenforschung classique : les ouvrages invoqués peuvent suggérer des interprétations, aider à la compréhension d'autres textes, non les susciter ou les remplacer. C'est à partir des fragments de POSEIDONIOS que leur analyse deviendrait éclairante et fructueuse.

Le premier quart du XX^e siècle voit, en pays de culture germanique, une nouvelle vague d'interprétations, issues de la même méthode quoique orientées selon des perspectives à la fois plus

(35) M. POHLENZ, « De Posidonii libris περὶ παθῶν », *Fleckeisens Jahrb. Suppl.*, XXIV, 1898, p. 537 et s. Cf. K. REINHARDT, *P.W.*, col. 597-598. Les publications de M. Pohlenz relatives à Poseidonios s'étagent donc sur plus de cinquante ans. Cela explique à la fois la diversité des jugements qu'elles expriment et leur attachement relatif aux interprétations et attributions de texte traditionnelles.

(36) ZIMMERMANN (*Herm.*, XXIII, 1888) et W. CAPELLE (*Neue Jahrb.*, XV, 1905), selon K. REINHARDT, *P.W.*, col. 596-597.

larges et plus concrètes. Elles apparaissent dans des Histoires de la pensée grecque, plutôt que dans des ouvrages consacrés à POSEIDONIOS (37). C'est pourquoi elles n'entraînent pas un véritable renouvellement de la question, mais constituent un effort pour intégrer à une synthèse historique des résultats supposés acquis. Elles joignent aux fragments nominaux, gonflés souvent d'un contexte superflu, des groupes de textes identiques, à quelque chose près, à ceux considérés comme posidonieniens vers la fin du siècle précédent: livre I des *Tusculanes*, *Songe de Scipion*, chant VI de l'*Enéide*, fragments de VARRON, traités philosophiques de PLUTARQUE. On y ajoute d'autres auteurs latins: SALUSTE, OVIDE, HORACE, TACITE même (38). On persiste à invoquer l'hypothétique *Commentaire du Timée* de POSEIDONIOS.

Mais on ne caractérise plus l'ensemble de théories ainsi reconstitué par rapport à tel ou tel philosophe grec, PLATON, ARISTOTE, voire les anciens « physiciens ». On essaye de le comprendre en fonction des grands courants de pensée hellénistiques, par rapport à l'évolution politique et culturelle de son temps. Ce point de vue constitue un progrès, même s'il n'entraîne pas aussitôt une plus juste appréhension de l'œuvre posidonienne. Il aide les chercheurs à se libérer, au moins en partie, de méthodes de rapprochements philologiques entachées d'empirisme et, souvent, d'étroitesse. Par là, il encourage l'attitude critique vis-à-vis de la Quellenforschung qui portera ses fruits une quinzaine d'années plus tard. Dans l'immédiat, les historiens de la pensée grecque tirent clairement les conséquences, pour l'ensemble de cette discipline, des études posidonieniennes déjà réalisées. Ils facilitent donc à plus ou moins brève échéance leur reprise selon des perspectives élargies, avec des méthodes assouplies et enrichies d'autres disciplines auxiliaires que la philologie et l'analyse littéraire.

Plusieurs des mises en place que nous venons d'évoquer se situent aux environs de 1910. Mais on en trouve de semblables dans les trente années qui suivent, soit chez les mêmes érudits

(37) F. CUMONT, *La théologie solaire du paganisme romain*, Mém. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XII, Paris, 1909, 2^e partie, p. 147 et s.; WILAMOWITZ-MOELLENDORF et F. LEO, d'après HINNEBERG, *Kultur der Gegenwart*, 1912 et P. WENDLAND, *Die hellenistisch-römische Kultur*, Handb. Z. N. T., 1912, I, 2, 2, p. 60 et s. et 134 et s., selon K. REINHARDT, P.W., col. 600-601; E. NORDEN, *Agnostos Theos*, Leipzig-Berlin, 1913; *Id.*, *Die germanische Urgeschichte in Tac. Germ.*, Berlin, 1920.

(38) C'est le cas de E. Norden, qui reprend et appuie, sur ce point, des hypothèses antérieures. Il est à peine besoin d'ajouter que ces hypothèses, en dehors de références précises, nous semblent d'autant moins plausibles et utilisables qu'elles portent sur des auteurs plus tardifs.

(WILAMOWITZ ou FRANZ CUMONT par exemple) (39), soit chez les critiques plus jeunes comme PRAECHTER (40), ou revenant sur leurs premiers travaux, comme M. POHLENZ (41). Deux sortes de critères s'affrontent ou s'allient chez eux. Tantôt on situe POSEIDONIOS par rapport à deux pôles idéologiques ; entre les deux oscille l'image qu'on se fait de lui. Considéré enfin en tant qu'homme de science, il apparaît, selon les postulats plutôt que d'après le choix des textes, comme un rationaliste, intégré par là au mouvement stoïcien classique (42), ou comme un mystique, apparenté au mouvement philosophico-religieux qui aboutira au néo-pythagorisme et au néo-platonisme du Bas-Empire (43). Tantôt, au contraire, on le définit selon des critères anthropologiques, géographiques et historiques. L'ensemble de ces critères se résume en une opposition simpliste, encore familière à notre époque : Orient-Occident (44). Sémite ou Grec, intuitif ou méthodique, héritier des philosophies et des religions orientales ou continuateur de l'effort hellénique d'explication rationnelle du monde : tels sont les couples de conceptions extrêmes par rapport auxquelles les critiques prennent position. Mais le choix des textes, comme les hypothèses générales en vigueur, font prévaloir le plus souvent l'aspect mystique et l'aspect « oriental » liés plus ou moins expressément selon les auteurs (45). Car la vision même de l'histoire de la culture hellénistique, dans laquelle on replace POSEIDONIOS, est alors faussée dans une certaine mesure par la prépondérance de l'histoire des religions sur les études touchant l'histoire des sciences. Parallèlement, on surestime pour cette période les facteurs affectifs et religieux par rapport aux facteurs matériels et « laïques » de l'évolution des idées.

(39) WILAMOWITZ-MOELLENDORF, *Der glaube der Hellenen*, 1932, II, p. 402 et s. ; F. CUMONT, *Afterlife in roman paganism*, Newhaven, 1922, p. 27 et s., et *Lux perpetua*, Paris, Geuthner, 1949, p. 157-171, en particulier p. 164.

(40) UEBERWEG-PRAECHTER, *Poseidonios*, 1926. K. REINHARDT (*P.W.*, col. 609), souligne que cet auteur suit en 1926, de même que E. Hoffmann un peu plus tôt, en 1921, les hypothèses formulées par W. Jaeger dès 1914 (v. ci-dessous, p. 17-18).

(41) M. POHLENZ, « Poseidonios Affektenlehre u. Psychologie », *Göttingen Nachr.*, Phil.-Hist. Kl., 1921, p. 163 et 1926, 273 ; *Id.*, *Die Stoa, Geschichte einer geistigen Bewegung*, Göttingen, 1948, p. 208-239 ; *Id.*, *Stoa und Stoiker*, Zurich, 1950, p. 256-348.

(42) C'est, par ex., la position de Wilamowitz.

(43) C'est encore, en 1949, la thèse favorite de F. CUMONT (cf. *Lux perpetua*, p. 161 et 164), qui n'en maintient pas moins, simultanément, l'image d'un Poseidonios éclectique, à la manière de Sénèque lui-même (*Id.*, *Ibid.*, p. 158 et 165).

(44) C'est, entre autres, le cas de P. Wendland, et plus tard, de M. Pohlenz.

(45) Cette liaison apparaît nettement chez F. Cumont. V. en particulier, outre ses études déjà citées : F. CUMONT, « Un mythe pythagoricien chez Posidonius et chez Philon », *Revue de Philologie*, 1919, p. 76-86. Inversement, un des défenseurs de la thèse d'une eschatologie posidonienne, P. Schubert, combat l'idée d'un Poseidonios « Oriental ». Cf. P. SCHUBERT, *Die Eschatologie des Poseidonios*, Leipzig, 1927, p. 17 et 60.

Mais les travaux de la Quellenforschung, poursuivis dans le même temps, proposent deux nouveaux groupes de sources aux études posidonniennes. En 1914, K. GRONAU étudie « l'exégèse judéo-chrétienne de la Genèse » (46). Il signale à l'attention des chercheurs, plus qu'il ne l'éclaire lui-même, une riche collection de fragments relatifs à la Création et empruntés aux Pères de l'Eglise de Cappadoce. Il rattache ces textes à POSEIDONIOS, notamment par l'intermédiaire d'ORIGÈNE (dont on n'a aucune preuve qu'il ait utilisé directement le philosophe apaméen), ou par celui de PHILON (dont l'originalité, par rapport à lui, ne fait aucun doute), ou bien de SÉNÈQUE ou de CICÉRON (dont il invoque des passages eux-mêmes contestables, tels que le *Songe de Scipion*, comme sources pour l'épître LXV à Lucilius). Somme toute, ce matériel ne peut rien nous apprendre d'assuré, n'étant jamais nominal, et n'étant jugé valable que dans la mesure où il s'apparente à des documents douteux. Une fois établies avec assez de précision les théories de POSEIDONIOS, et alors seulement, on pourra tenter, notamment grâce aux textes signalés par GRONAU, de suivre leur évolution et leur influence, soit immédiate, soit diffuse ou indirecte.

La même année, en 1914, W. JAEGER publie son *Nemesios von Emesa* (47). Il part de six chapitres du *De generatione* de cet auteur : il s'efforce de trouver par leur analyse les origines du néo-platonisme, et croit en découvrir les premières manifestations dans l'œuvre de POSEIDONIOS. Pour cela, il se réfère essentiellement au *De Placita* de GALIEN, que l'on sait en partie inspiré de ce maître, et qui tente de rapprocher ses doctrines des théories de PLATON et des écrits hippocratiques. Il adopte, dans une large mesure, les conclusions mêmes de GALIEN. Mais l'auteur envisage aussi POSEIDONIOS comme le commentateur grâce à qui le *Timée* aurait donné naissance au néo-platonisme et au platonisme des Temps Modernes. Il y serait parvenu en examinant ce dialogue à la lumière de sa solide formation aristotélicienne. Mieux encore, en rassemblant de toutes parts autour de lui divers traits marquants des grandes philosophies grecques (PLATON, HÉRACLITE, ARISTOTE), le Pythagorisme et, bien entendu, le Stoïcisme), il aurait créé la notion d'élément médiateur, de lien, de σύνδεσμος sur laquelle se serait bâti le néoplatonisme ultérieur, et qui occupe une place capitale

(46) K. GRONAU, *Poseidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese*, Leipzig, 1914.

(47) W. JAEGER, *Nemesios von Emesa, Quellenforschungen zum Neuplatonismus und seinen Anfängen bei Poseidonios*, Berlin, 1914.

dans les Commentaires de la Genèse d'ORIGÈNE et de NÉMÉSIOS. Cette notion expliquerait, en particulier, la place qu'il donne à l'homme dans l'échelle des êtres, et la conception même d'une pareille échelle, différente de la simple classification aristotélicienne (48). Parce que synthétique et polyvalente, elle aurait exercé une influence décisive sur les philosophes postérieurs et sur la pensée chrétienne.

On voit les faiblesses de ces hypothèses. En fait, rien n'atteste aujourd'hui l'existence d'un ouvrage de POSEIDONIOS sur le *Timée*, ou de commentaires particulièrement nourris et importants sur ce dialogue. D'autre part, il ne faut pas confondre le concept de σύνδεσμος avec la notion stoïcienne de « sympathie », éclairée par K. REINHARDT d'une si vive lumière, ni avec celle d'une échelle progressive, qui apparaît en effet, auprès du nom de POSEIDONIOS, dans plusieurs des disciplines auxquelles il s'est consacré (49). On ne retrouve pas non plus ce concept, tel que W. JAEGER le définit, dans la partie posidonienne du *De placita* de GALIEN, et plus généralement dans les fragments nominaux. Quant à NÉMÉSIOS, il ne cite même pas notre philosophe.

Mais, si l'ouvrage de GRONAU ne jouit pas d'une grande autorité, les séduisantes reconstructions de JAEGER ont encore une large audience. On adopte volontiers, et sans grand examen, des thèses qui semblent répondre à trois questions restées pendantes. Comment peut-on caractériser la pensée de POSEIDONIOS et son influence dans le monde gréco-latin ? Comment et à partir de quand s'est élaborée une philosophie aussi puissante que le néo-platonisme, et aussi importante pour la compréhension de la pensée moderne ? Enfin, que sont devenues, à l'apogée de la puissance romaine, les philosophies de la Grèce classique ? D'autre part, une tradition vivace, et rarement discutée, domine le choix des principaux documents sur lesquels on se fonde, et l'adoption de nouveaux matériaux, qui vaudront tout au plus ce que valent les premiers.

K. REINHARDT, enfin tente un extraordinaire effort critique. Il s'attache à la question posidonienne avec une originalité et

(48) La différence résiderait essentiellement dans la notion de hiérarchie ; en fait, on le verra, l'échelle posidonienne des êtres répond à notre avis à des considérations étiologiques et éthiques, elle est fonctionnelle. Cf. ci-dessous, p. 438-442.

(49) V. ci-dessous, chap. VI, VIII, IX, XI, XII. Dans sa probité, W. Jaeger avoue d'ailleurs qu'il n'est pas sûr de reconstituer fidèlement la pensée posidonienne, bien s'en faut. Il prétend retrouver seulement l'idée que s'en est faite le néo-platonisme, même s'il doit reconnaître, « comme philologue », que cette idée est inexacte. Cf. W. JAEGER, *Nemesios von Emesa*, p. 70.

une force telles que ses principales études, réparties sur sept années à peine, de 1921 à 1928, serviront de référence aux travaux des trente années suivantes. C'est dans ce délai, en 1953, qu'apparaîtra sous sa signature l'article POSEIDONIOS de l'encyclopédie de PAULY-WISSOWA, qui lui permettra de réaffirmer l'essentiel de ses vues, tout en les situant par rapport aux autres historiens du Moyen Portique et en tenant compte des critiques adressées à ses travaux, ainsi que de certaines acquisitions postérieures.

L'idée de ces recherches lui est venue après 1913, vers l'époque où GRONAU et JAEGER publiaient les deux ouvrages dont on vient de parler. Mais, presque en même temps, apparaissent hors d'Allemagne les premières manifestations de méthodes et de conceptions encore plus étrangères à ce qu'il faut bien appeler la tradition posidonienne. Ce sont deux tentatives modestes et limitées, mais solidement étayées : d'une part, en 1914, l'article d'un spécialiste français du Stoïcisme, E. BRÉHIER, sur POSEIDONIOS comme théoricien de la géométrie (50), d'autre part, juste après la guerre, l'étude relativement courte aussi, mais plus générale et critique, d'un érudit anglais, J.-F. DOBSON (51).

Emile BRÉHIER, étudiant des fragments nominaux tirés surtout de PROCLOS, et s'appuyant sur quelques passages de CLÉOMÈDE, dégage en toute rigueur l'originalité de notre auteur dans l'école stoïcienne, et par rapport aux autres grandes écoles philosophiques contemporaines. Il met en lumière l'origine physique de ses concepts de géomètre et de son intérêt même pour la géométrie. Il montre comment POSEIDONIOS s'est placé à un point de vue génétique assez rare dans les écrits mathématiques parvenus jusqu'à nous. Réciproquement, il signale la tendance à une mise en forme mathématique qui marque d'un trait original ses recherches positives, dans les sciences physiques en particulier. Il prouve enfin, par des citations et des rapprochements irréfutables, l'attention que des mathématiciens qui sont en même temps des techniciens, comme HÉRON D'ALEXANDRIE, portent à cette théorie géométrique.

Le premier mérite d'une telle analyse, capitale dans sa modestie, c'est sa base documentaire incontestable et la probité lumineuse avec laquelle, se gardant de toute extrapolation risquée,

(50) E. BRÉHIER, « Posidonius d'Apamée, théoricien de la géométrie », *R.E.G.*, XXVII, 1914.

(51) J. F. DOBSON, « The Posidonius myth », *Classical Quarterly*, juill.-oct. 1918, p. 179-195.

elle reste au niveau des considérations précises et concrètes dont les textes ici font foi. Son deuxième mérite, aussi grand et non moins rare jusqu'alors, c'est son caractère nettement historique : au lieu d'apprécier l'effort de réflexion de POSEIDONIOS comme théoricien de la géométrie en le comparant à des philosophes grecs classiques ou à des mouvements philosophiques sensiblement postérieurs (52), l'auteur le replace avec simplicité à son époque : parmi les écoles contemporaines et dans la sienne propre, mais aussi dans l'évolution des sciences et des techniques. Un sensible progrès enfin : la pensée philosophique de POSEIDONIOS est reliée en termes mesurés, et par des analyses concrètes, à ses recherches de savant. La nouveauté de ces considérations et leur hardiesse expliquent en partie qu'elles soient restées méconnues en dehors de l'érudition de langue française (K. REINHARDT les ignore toujours en 1953), et que dans celle-ci même, elles aient eu un faible retentissement (53). Mais leur date — 1914 — nous paraît un élément d'explication beaucoup plus décisif. La première guerre mondiale interrompt pour plus de quatre années les relations culturelles franco-allemandes ; or, historiquement, POSEIDONIOS est toujours, jusqu'alors, un problème de l'érudition germanique. La guerre arrête pour le même temps les travaux d'E. BRÉHIER ; elle l'empêche d'étendre et de suivre jusque dans leurs importantes conséquences les hypothèses vérifiées dans ce premier article. Il ne les reprendra pas ensuite.

L'article de J.-F. DOBSON paraît au moment de l'armistice, sous un titre frappant : *The Poseidonios myth*. Son auteur veut avant tout détruire un certain nombre d'erreurs communes, à la lumière des objections formulées dans les dernières années, et par une mise au point personnelle. Ainsi se profilent lentement une silhouette et des théories dégagées d'incertitudes superflues. J.-F. DOBSON souligne la difficulté où l'on est le plus souvent pour identifier les citations de POSEIDONIOS non accompagnées de références, et le caractère aléatoire des reconstitutions tentées sur de pareilles bases. Anticipant sur de nombreuses études de détail, il assure que maints passages attribués à ce philosophe (dans PLUTARQUE, SÉNÈQUE ou VIRGILE, par exemple), peuvent aussi venir d'un maître de l'Ancien Portique, ou de PANÉTIOS,

(52) Comme l'ont fait pour d'autres aspects de sa pensée, on l'a vu, la plupart des critiques cités jusqu'à présent.

(53) Elles paraissent même oubliées par un grand admirateur et continuateur des études stoïciennes d'E. Bréhier, V. GOLDSCHMIDT, dans son *Système stoïcien*, Paris, 1953.

ou même directement de PLATON, à moins qu'ils n'appartiennent au domaine des lieux communs. Il recommande, selon une prudence élémentaire, mais rarement observée, de se fier aux seuls auteurs qui ont écrit avec, sous les yeux, des originaux ou tout au moins un épitomé comme celui que CICÉRON mentionne peu après la mort de POSEIDONIOS. Déjà aussi, il s'insurge contre le procédé qui met tout un livre au compte de l'une des sources indiquées en tête par son auteur : c'est ce qu'on a fait pour CLÉOMÈDE (54). Dans le domaine des interprétations, il s'attaque, documents et analyses en main, à la thèse « orientaliste » et à l'hypothèse, qui s'y rattache, d'une théologie posidonienne mystique. Les vues d'un érudit pourtant aussi scrupuleux que Franz CUMONT lui semblent à juste titre manquer de précision et faire preuve d'un esprit de système excessif.

J.-F. DOBSON, pour sa part, s'efforce de ramener la figure de POSEIDONIOS à la mesure commune. Pour cela, en premier lieu, il replace ses théories physiques et astrologiques parmi les croyances anciennement répandues dans le monde hellénique. En second lieu, il met en lumière leur aspect scientifique et leur signification positive qu'il compare au caractère réaliste de l'éthique et des théories sociales posidoniennes. C'est là, et dans l'analyse des passions, qu'il voit avant tout l'originalité de son personnage. Il décèle même « un parfum d'hérésie » dans la doctrine qui, affirmant l'origine corporelle des passions, modifierait à la limite, selon lui, le critère de la vérité (55) ; de même dans celle qui tiendrait le vice pour naturel et consubstantiel à l'homme, et diviserait l'âme en deux parties, rationnelle et irrationnelle. Sur ce point, la « théorie des degrés de l'âme » lui permettrait de rétablir l'unité compromise. J.-F. DOBSON est le premier historien à souligner de façon générale, dans l'œuvre de POSEIDONIOS, l'aspect scientifique et l'aspect « pratique », au sens le plus large du mot. Il s'accorde en cela avec l'étude, limitée à la géométrie, que nous avons signalée précédemment. Mais sa critique radicale et complète des méthodes presque universellement admises jusque-là, ses appréciations rapides, mais pénétrantes, sur l'œuvre entière, la volonté de démystification que marque déjà son titre, auraient

(54) Cf. J. F. DOBSON, « The Posidonius myth », p. 186 ; c'est ce qu'on a fait aussi, notamment, pour Vitruve.

(55) *Ibid.*, p. 190-191. Tel n'est d'ailleurs pas notre avis : cf. ci-dessous, p. 418-423, et plus particulièrement, *Ibid.*, p. 192, l'analyse des incertitudes sur lesquelles se fonde l'appréciation de J. F. Dobson.

pu être les prémices d'un changement décisif dans les recherches posidonniennes ; elles tendaient à les affranchir d'une tradition qu'un lourd appareil scolastique et une méthode déjà séculaire rendaient particulièrement contraignante.

Seul, peut-être, un chercheur de formation non germanique eût été dès lors capable de lever cette hypothèque. Le premier spécialiste de POSEIDONIOS qui l'ait tenté, Karl REINHARDT lui-même, éprouve et reconnaît en partie le handicap que représentait, pour cette tâche, son appartenance à une université allemande (56). Nul doute cependant que ses trois grandes études de 1921, 1926 et 1928, à laquelle les travaux ultérieurs de Max POHLENZ doivent beaucoup de leur liberté, n'aillent, jusqu'à un certain point, dans le sens indiqué par J.-F. DOBSON. Ou plutôt, elles obéissent à une nécessité pareillement ressentie.

Leur origine est déjà le garant d'une certaine indépendance. Contrairement à la plupart des études posidonniennes antérieures, elles n'ont pas comme point de départ des recherches concernant le néo-platonisme ou les Pères de l'Eglise, ou l'influence exercée, à diverses époques, par le *Timée* de PLATON. En 1913, K. REINHARDT débute par l'analyse d'un écrit technique : la Géographie de STRABON (57). Mais il y recherche, un des premiers, la trace des œuvres de POSEIDONIOS non désignées comme telles par le géographe d'Amasée. Ce travail lui a été suggéré par un de ses maîtres, et correspond au souci alors dominant : celui d'étendre le corpus des documents posidonniens. K. REINHARDT s'y attaque selon les procédés habituels, sans recherche systématique d'un critère pour le choix des fragments ainsi adoptés, et à plus forte raison sans un examen préalable des documents munis de références. La nécessité d'un critère stable s'est imposée à lui, reconnaît-il plus tard, au cours de ces investigations. Il le cherchera dans les textes qui lui paraissent les plus dignes de foi, les plus proches de son auteur. Une étincelle jaillit à ses yeux du rapprochement entre les fragments nominaux de GALIEN et de STRABON : il est frappé du fait que l'un et l'autre distinguent POSEIDONIOS, parmi les maîtres du Portique, pour l'intérêt constant qu'il porte à « la recherche des causes ». Dès lors, deux ans après le début de ses travaux, il décide de procéder à une révision complète de toutes les affirmations qui ont cours sur cet auteur célèbre, mais en fait inconnu.

(56) K. REINHARDT, *P.W.*, col. 614.

(57) *Id.*, *Ibid.*, col. 611-612. Nous ne connaissons cette étude que par la mention qu'en fait l'auteur pour expliquer l'origine de ses recherches ultérieures. Il a la modestie de ne pas citer, dans la bibliographie de la Real-Encyclopädie (*P.W.*, col. 559-563), ce premier travail universitaire.

Son critère et sa méthode s'inspirent consciemment de la tradition idéaliste et romantique. Le premier a sa source dans l'esthétique du XIX^e siècle. Il faut en chercher l'origine, dit K. REINHARDT lui-même, dans le *ἐνδον εἶδος* de la première *Ennéade* de PLOTIN (58). C'est la « forme interne », où il n'est pas interdit, par ailleurs, de voir une des lointaines sources idéologiques de la Gestaltthéorie, et aussi des récents travaux philosophiques et littéraires basés sur la notion de structure. La « forme interne » nous semble étroitement apparentée aussi avec l'élan vital bergsonien. Elle est « le moment *idéal* qui conditionne la forme extérieure », autrement dit, l'activité intellectuelle ou spirituelle qui donne, à toute création, son unité et son caractère propres. Posidoniens seront les textes qui porteront le sceau de notre philosophe, la marque inimitable de sa personnalité, son style de pensée. La définition de ce style qui informe toutes ses créations doit être le premier moment de la recherche (59).

On s'attachera délibérément à ce qu'une telle pensée apporte de nouveau, laissant de côté ce qu'elle doit à des écoles ou à des individus soit antérieurs, soit contemporains. C'est rompre doublement avec l'esprit de la Quellenforschung. K. REINHARDT, appliquant au choix et à l'interprétation des textes « la vieille exigence de SCHLEGEL », ne cherche pas à déceler des concordances ou à établir des recoupements entre les fragments examinés ; il s'efforce de découvrir, au-delà de leurs différences, le « tout », « l'abstraction », l'unique origine qui représentera la pensée authentique de POSEIDONIOS.

Pour cela, il se livre d'abord à la tâche ingrate et risquée de choisir ces fragments, puis à celle, encore plus difficile parce que plus neuve, de les délimiter. Justement désireux de faire fond sur les plus étendus, il s'attaquera aux ensembles considérés jusque là comme reflétant le plus complètement la pensée de son auteur. Il s'attirera par leur découpage les foudres et les remarques sceptiques des érudits soucieux, au contraire,

(58) *Id.*, *Ibid.*, col. 612 ; PLOTIN, *Enn.*, I, 63.

(59) Remarquons tout de suite l'origine et le caractère esthétiques de cette conception. L'auteur en est parfaitement conscient. Témoins les auteurs et les écrits dont il se réclame, ou auxquels il rattache sa méthode : SHAFTESBURY (notion de « inward form ») ; GÖTTE et l'étude de F. KOCH, *Goethe u. Plotin*, 1926 ; F. SCHLEGEL ; en général, les idées esthétiques du XIX^e siècle et la vision qu'en ont les critiques au début du XX^e ; un ouvrage exprimant celles-ci et celle-là, et qui semble avoir marqué parmi ses lectures d'étudiant : G. MISCH, *Geschichte der Autobiographie*, 1^{re} partie, 1907 ; enfin, un ouvrage qui permet de situer sa tentative dans la pensée contemporaine : LEISEGANG, *Die Platondeutung der Gegenwart* (1929). On retrouve le néo-platonisme, et beaucoup plus proche, l'idéalisme allemand à l'origine des considérations et des analyses posidoniennes de W. JAEGER : cf. en particulier son *Nemesios von Emesa*, p. 74-75 et 98.

d'attributions globales et d'identifications massives (60). K. REINHARDT récuse ainsi une série de textes importants, inclus, sans preuves suffisantes à ses yeux, dans le matériel posidonien, soit que l'on ne sût quel autre nom mettre à leur source, soit en vertu de l'idée préconçue que l'œuvre de POSEIDONIOS est l'origine première et décisive du mouvement néo-platonicien ; les *Tusculanes*, le *Songe de Scipion*, le livre VI de l'*Enéide*, une bonne partie des passages de PLUTARQUE attribués à notre auteur disparaissent ainsi du recueil à examiner. L'hypothèse d'un Commentaire en forme du *Timée* est formellement abandonnée (61). Par contre, DIODORE et NÉMÉSIOS sont toujours utilisés assez largement. Les livres II et III du *De natura deorum* et de longs fragments du *De divinatione* servent de base à la reconstruction d'une soi-disant « théologie » et d'une « eschatologie » posidonienne. K. REINHARDT en adopte la majeure partie, quoique nul témoignage formel de CICÉRON ne l'y autorise (62). De même, les fragments des *Naturales Quaestiones* de SÉNÈQUE sont gonflés à l'excès pour les besoins de la figure hypothétique proposée au début des recherches. L'originalité et la valeur scientifique des apports de l'écrivain romain pâlissent injustement à ce régime. Enfin, l'éminent critique recommande de traiter avec précaution les auteurs qui, tout en se réclamant de POSEIDONIOS, s'abstiennent de préciser l'usage qu'ils en font. Mais s'il observe un tel précepte pour le *De motu circulari* de CLÉOMÈDE, il le néglige quant à l'*Architecture* de VITRUVÉ, pour la simple raison que ce dernier, après l'introduction, ne prononce pas une fois le nom du philosophe d'Apamée. Comment déceler ses emprunts, dans ce cas, sauf s'ils s'avèrent identiques à des fragments irréfutables ? En vertu, dit K. REINHARDT, de la « forme interne » que l'on y retrouve.

(60) Son dernier article porte encore la marque de ces assauts. Ils ont contribué, nous semble-t-il, à l'adoption de nouveaux fragments que nous signalons ci-dessous : cf. note 62.

(61) Cf. déjà K. REINHARDT, *Poseidonios*, 1921, p. 17, et en 1953 encore, *Id.*, P. W., col. 575-586.

(62) K. Reinhardt ne tente cette reconstitution qu'à la troisième étape de ses recherches, dans *Kosmos und Sympathie*, 1926. A la fin de son *Poseidonios*, au contraire (p. 471), il signalait qu'il ne restait pratiquement rien d'une eschatologie posidonienne supposée. Il considérait cette absence comme une lacune que l'œuvre de Philon ne pouvait permettre de combler, mais dont elle permettait de mesurer l'ampleur. Notre hypothèse, on le verra, est qu'une telle lacune n'existe pas. Nous considérons en tout cas comme insuffisants, et pouvant provenir de toute autre source, la plupart des textes de Cicéron adoptés par K. Reinhardt pour ses analyses concernant ce problème. Dans le même sens que ces dernières, voir une étude contemporaine de *Kosmos und Sympathie*, celle de P. SCHUBERT, *Die Eschatologie des Poseidonios*, Leipzig, 1927. P. Schubert refuse, il est vrai, d'intégrer au corpus posidonien le *Songe de Scipion* et le livre I des *Tusculanes*.

Mais cette « forme interne » est un critère trop intuitif pour fonder une attribution scientifiquement valable. Elle se ressent trop de ses origines affectives et métaphysiques, esthétiques et idéalistes. Elle autorise les définitions insuffisamment fondées qui sont trop souvent (et dès le début, au premier chapitre de son *Poseidonios*) celles de K. REINHARDT. Bien qu'il reconnaisse le danger et s'efforce d'y échapper, cette notion entrave une analyse objective et une interprétation historique des textes. De fait (63), abandonnant les études précises qui servaient de prémices à ses recherches, le critique définit à grands traits son auteur sans faire appel à des textes rigoureusement analysés au préalable. Il annonce au contraire qu'il y aura des échanges réciproques entre leur étude et la mise en œuvre de la « forme interne » ; mais d'où viendra celle-ci ?

La pensée posidonienne, affirme-t-il dès l'abord, est vitaliste, dynamique, moniste, « étiologique », c'est-à-dire basée sur la recherche d'explications causales. Trente ans après, il s'excuse d'avoir caractérisé aussi son personnage par une curieuse expression, maintes fois reprises en des sens divers, et qui prête passablement à confusion : celle d'« Augendenker » (64). Il définit son « système » comme une pure « philosophie de l'œil », par opposition aux déductions syllogistiques de l'Ancien Stoïcisme. POSEIDONIOS serait à la fois un croyant, un rationaliste et un mystique ; et cela « par plan et par choix », affirme son critique, péremptoire, dès les premières pages. K. REINHARDT semble concevoir son universalité à l'image même de l'énergie cosmique ; ou plutôt de cette « sympathie » dont il fait *a priori* l'une des notions clés de la pensée posidonienne, et, à ce degré, une innovation. Le maître du Moyen Portique n'est à ses yeux ni un encyclopédiste, ni un professeur universellement compétent, ni un penseur représentatif, sorte de miroir de son temps ; mais un esprit qui se perd en toutes choses pour mieux s'y trouver, une force qui se met au service de toute matière, qui y prend forme et corps (65). Est-il besoin de souligner encore, avec la plasticité d'une telle « forme », l'élasticité du critère choisi, et son étroite parenté avec les postulats philosophiques modernes dont l'auteur lui-même se reconnaît tributaire ? Une pétition de principe qui n'est pas sans beauté fera se lever peu

(63) Cf. K. REINHARDT, *Poseidonios*, I : « Der alte und der neue Poseidonios », p. 3-19.

(64) *Id.*, *Ibid.*, p. 6-7.

(65) *Id.*, *Ibid.*, p. 5.

à peu au cours de ses recherches, et quoi qu'il en ait, la puissante silhouette d'un sage post-romantique : génie solitaire, merveilleusement lucide et volontaire, et dont la pensée tout entière s'ordonne finalement autour d'une conception religieuse du monde. Car il est moins question, pour K. REINHARDT, de son activité que de ses théories, et moins de leur genèse que de leur contenu.

Son étude de 1921 restait, il est vrai, sur ce dernier point, dans une prudente expectative. Ainsi consacrait-elle seulement quelques pages à l'eschatologie (66). De celle-ci, constatait l'auteur, il ne restait pratiquement rien. Le seul fragment digne de foi qui en subsistât peut-être était le passage de MACROBE sur l'étymologie du mot « daïmon ». On pouvait supposer que, sur les autres points, POSEIDONIOS s'était conformé à la tradition stoïcienne courante. Mais les deux études de 1926 et 1928 révisent cette conception. Elles reprennent la Physique de POSEIDONIOS pour en parfaire en quelque sorte l'unité, et l'infléchir davantage vers une conception mystique du monde. Pour cela, elles adoptent comme venant de lui une nouvelle et importante série de fragments. Même après la critique serrée de nombreux érudits allemands et étrangers (67), plus des trois quarts des textes pris en considération par K. REINHARDT sont des fragments « indirects », c'est-à-dire ne se référant pas à POSEIDONIOS. La disproportion s'accroît si l'on s'en tient au volume, et non pas au nombre de ces documents. Chose plus grave encore, la théorie qu'on lui attribue dans ce domaine est tirée presque toute entière de textes qui ne portent pas son nom : longs fragments du *De facie* et du traité sur *Isis et Osiris* de PLUTARQUE, extraits du *Songe de Scipion* lui-même, invoqués à l'appui de ces derniers. Elle est étroitement liée à une soi-disant théologie et à une Physique « solaires », mises en évidence par un procédé analogue : l'adoption orientée, mais sans contrôle, d'une nouvelle masse de matériaux qui vient forcer le sens des documents irrécusables invoqués d'abord. On aboutit à une construction grandiose, d'une entraînante poésie, plutôt qu'à une véritable reconstitution. Celle-ci, au contraire, ne saurait dissimuler la modestie et le caractère partiel, ou incertain, des résultats auxquels elle peut prétendre vu l'état des textes (68).

(66) *Id.*, *Ibid.*, p. 471 et s.

(67) Son article de 1953 reflète encore ces critiques, mais n'en tient guère compte. V. en particulier : K. REINHARDT, *P.W.*, col. 613-614, 692-697, 701-706, 789.

(68) Nous le constaterons bien souvent au cours des chapitres qui suivent.

Ces réserves fondamentales ne doivent pas faire oublier l'apport réel des travaux de Karl REINHARDT, et leur rôle dans l'histoire de la pensée antique. Incontestablement, ils marquent une étape qui n'a pas été dépassée. Leur premier mérite est de constituer une étude à la fois détaillée et complète des divers aspects de l'œuvre de POSEIDONIOS. Ils se distinguent par là des travaux de la période précédente : analyses partielles, examens généraux mais cursifs, voire doxographiques, études n'abordant cet auteur qu'à propos d'autres philosophes ou de tel problème général de l'histoire des idées. Par ce caractère, et par l'énorme bibliographie consciencieusement utilisée, ils représentent déjà une importante mise à jour de la question, surtout pour les publications en langue germanique. Ils restent déficients pour les travaux effectués en d'autres langues, et semblent ignorer tout à fait, notamment, les diverses et importantes recherches d'Émile BRÉHIER sur l'école stoïcienne.

Les thèses et les méthodes même de Karl REINHARDT pâtissent de cette lacune en ce sens qu'il n'a pas trouvé assez tôt dans les publications étrangères les points d'appui — jugements critiques, exemples ou premières tentatives — qui eussent soutenu son effort de renouvellement et sa volonté d'indépendance vis-à-vis de la tradition dans laquelle il s'était formé. Après la publication de son *Poseidonios*, il eût mieux résisté aux critiques acerbes qui ont peut-être contribué à infléchir sa deuxième et sa troisième étude. Rappelant les vifs reproches de ses maîtres, et la gêne qu'il éprouvait à leur répondre, lui-même semble regretter que les critiques de J.-F. DOBSON soient passées inaperçues, par suite des événements, dans l'Allemagne de 1918. Lui doit-il, personnellement, quelques suggestions ? Cela se pourrait bien.

Son deuxième mérite, on l'a dit, est précisément d'avoir voulu se libérer de la Quellenforschung, remettre en question les problèmes et le choix des textes étudiés, les aborder avec des hypothèses de travail particulièrement adaptées à son auteur. Qu'il ait omis de traiter ces hypothèses comme telles, qu'on puisse et doive discuter les résultats de cet effort ne change rien à sa valeur exemplaire. De même, il faut lui savoir gré d'avoir englobé dans son étude les travaux scientifiques de POSEIDONIOS, et examiné les rapports qu'ils pouvaient entretenir avec ses conceptions philosophiques. Il est un des premiers à s'y être sérieusement arrêté, à leur avoir consacré dans ce cadre géné-

ral une analyse attentive et substantielle (69). Sans doute, n'a-t-il pas considéré cette activité scientifique pour elle-même, ni dans l'Histoire des sciences ; il en sous-estime, pour cette raison, la valeur et l'originalité ; mais on est bien forcé de reconnaître qu'il ouvre déjà la voie à une appréhension concrète et précise des travaux de POSEIDONIOS, et, mieux encore, de leur genèse. Même s'il subordonne trop cette activité scientifique à des théories philosophiques d'ailleurs insuffisamment établies, et néglige presque toute influence en sens inverse, son initiative constitue un exemple précieux, malheureusement peu suivi. Elle lui suggère au passage l'idée capitale à nos yeux, mais qu'il laisse à peu près inexploitée, selon laquelle l'originalité philosophique de POSEIDONIOS correspond à son effort pour adapter les doctrines stoïciennes aux progrès scientifiques réalisés depuis la naissance de l'école (70).

On doit lui être reconnaissant d'avoir mis en lumière un certain nombre de traits importants, liés, qu'il l'ait vu ou non, à l'aspect scientifique de la pensée de POSEIDONIOS non moins qu'à ses théories philosophiques ou à son caractère. Nous voulons parler, en premier lieu, de sa fidélité à la « recherche des causes » ; en second lieu, et par suite, de la cohérence de sa conception du monde, que le mot « organologie » (71), employé par Karl REINHARDT, colore d'une nuance vitaliste. Nous faisons allusion au « dynamisme » érigé dogmatiquement en pièce maîtresse de son système artificiel, mais qui attirait opportunément l'attention sur une tendance réelle de toute l'œuvre de POSEIDONIOS : son intérêt pour la genèse des phénomènes, la construction des figures, l'évolution des êtres et des choses — dont l'Histoire n'est qu'une forme parmi bien d'autres —, et les règles qui y président ; le souci, chez lui, de l'action, plutôt que la recherche d'une délectation contemplative. En dernier lieu, nous pensons à ce souci corollaire des réalités que la notion d'« Augendenker » revêtait d'une toge et d'un bonnet carré, et noyait sous un flot de théories préconçues, mais dont les manifestations demeuraient soulignées avec justesse : esprit d'observation dans les disciplines positives, esprit « pratique » (72) dans le domaine de l'Éthique, vivacité, souplesse et richesse du style.

Les travaux de K. REINHARDT devaient susciter de vives réac-

(69) V. déjà K. REINHARDT, *Poseidonios*, p. 59-208.

(70) *Id.*, *Ibid.*, p. 10-11 et 187.

(71) *Id.*, *Ibid.*, p. 7-10 et P.W., col. 613.

(72) *Id.*, *Ibid.*, p. 12.

tions. Celles-ci ont laissé dans l'ombre une tentative moins radicale, d'allure plus modeste et de sens comparable. Les *Poseidonios metaphysische Schriften* de I. HEINEMANN paraissent en deux volumes (73), le premier en 1921 comme le *Poseidonios* de REINHARDT, le second en 1928, comme son *Ursprung und Entartung* (74). Le titre même de l'ouvrage indique le seul point de vue auquel se place l'auteur, mais ne donne aucune idée de l'étendue de son enquête. Son intérêt ne s'est concentré que lentement sur POSEIDONIOS. Il est parti d'une question beaucoup plus vaste concernant l'hellénisme juif, et en particulier, dit-il, les éléments juifs et grecs dans la formation de PHILON D'ALEXANDRIE (75). Son étude commence par un examen qui porte sur l'Ancien Stoïcisme, puis sur trois penseurs plus récents : CARNÉADE, POLYBE et PANÉTIOS, dont il compare les conceptions à celles d'ANTIOCHOS et de POSEIDONIOS. Reprenant quelques écrits composés par lui au cours de ses études de théologie judaïque, il cherche ensuite la place de ce philosophe parmi les sources de plusieurs ouvrages postérieurs : le livre *De la sagesse*, le quatrième livre des *Macchabées* et les *Lettres à Lucilius* de SÉNÈQUE. Il essaye enfin de reconstituer un fragment du fantomatique *Commentaire sur le Timée* de POSEIDONIOS. Le second volume est consacré à une étude systématique de ce que l'auteur considère comme les vestiges de la pensée métaphysique de ce philosophe. Moins étroitement limité à des problèmes éthico-religieux (76), il se rapproche davantage, par là même, des travaux de K. REINHARDT.

Dès 1921, I. HEINEMANN tente comme lui, mais moins consciemment et avec moins de vigueur, de se libérer dans une certaine mesure des méthodes traditionnelles. Loin d'appliquer dès l'abord à des textes plus tardifs une analyse philologique sans orientation déterminée, il s'attache en premier lieu, dans un esprit de recherche historique, à divers philosophes antérieurs dont la réflexion peut, par comparaison, éclairer celle de son

(73) I. HEINEMANN, *Poseidonios metaphysische Schriften*, Breslau, 2 vol., 1921 et 1928.

(74) K. REINHARDT, *Poseidonios über Ursprung und Entartung*, Heidelberg, Orient und Antike, VI, 1928.

(75) I. HEINEMANN, *Poseidonios...*, Vorrede, p. 1.

(76) Les analyses du volume I portent en effet essentiellement sur ces problèmes, quand elles ne s'attachent pas surtout (dans la deuxième partie) à des questions de recherche des sources d'ouvrages moraux. Chez Poseidonios et ses prédécesseurs, l'auteur s'efforce d'examiner ce qu'il appelle leur « conception de la vie » (Lebensanschauung) et de l'« eudaimonie ». V. les titres mêmes des § 1, 2, 3, 7, 8 et 9 de la première partie. Il tâche ensuite de définir ses théories sur l'évolution de l'humanité (la « culture ») et ses idées religieuses (§ 10 et 11).

auteur (77). Pour comprendre celui-ci et son influence, il ne fait pas seulement appel aux textes invoqués d'habitude ; au-delà de PHILON D'ALEXANDRIE, il étend, on le voit, l'examen à plusieurs représentants de la littérature hellénique juive, encore trop ignorée ou négligée à côté des sources païennes ou paléochrétiennes. Hélas, aucun de ces ouvrages ne cite POSEIDONIOS, et ils peuvent fournir des suggestions, mais aucune certitude. A eux seuls, ils nous apprendront davantage sur la genèse de l'hellénisme juif ancien que sur le détail de ses sources grecques. Malheureusement aussi, dans le choix des textes sur lesquels il fonde l'essentiel de ses analyses, I. HEINEMANN se révèle traditionaliste à l'excès et ne discute qu'un tout petit nombre des principales attributions de ses devanciers. Il fait des réserves toutes relatives : par exemple sur l'utilisation du *De natura deorum* de CICÉRON, des *Antiquités* de VARRON, ou du traité *De la Providence* de PHILON (78).

Peut-être sous l'influence des premiers travaux de REINHARDT, des discussions qu'ils ont suscitées et des réflexions qu'ils lui ont suggérées, il se montre plus critique dans son second volume. Selon le processus habituel, c'est d'ailleurs un raisonnement par défaut, insuffisamment rigoureux, qui le conduit à admettre plusieurs des fragments contestables généralement traités comme posidonien (79). Cet excès de tolérance sert le postulat implicite qui est la raison même de l'ouvrage : l'idée que POSEIDONIOS est avant tout un penseur philosophico-religieux et un métaphysicien (80). Cette idée résisterait mal à un émondage sérieux des textes proposés comme matériel documentaire. Elle n'y trouverait guère de fondement précis, en tout cas. Au contraire, elle justifie avant tout examen bien des attributions contestables.

C'est surtout par le choix d'un critère initial que I. HEINEMANN se distingue de ses prédécesseurs et se rapproche de K. REINHARDT. Le contenu même de leurs critères n'est pas sans quelque parenté, et l'on s'étonnera encore moins de constater le parallélisme de certains de leurs résultats. C'est quant à leur « conception de la vie » que le premier compare à POSEIDONIOS un

(77) V. notamment vol. I, p. 1-14 et p. 79-88 (surtout p. 80-82).

(78) Cf. *Vorrede*, note 2.

(79) Par exemple, les livres II, III et IV du *De republica* de Cicéron, et le mythe final du *Songe de Scipion* ; de même, le livre I des *Tusculanes*. Cf. vol. II, p. 277-378 et 378-399. I. Heinemann admet que Cicéron a pris pour base des écrits posidonien, qu'il aurait parfois traités, il est vrai, avec une grande liberté : cf., p. 287-301 et 303-318.

(80) Que l'éthique posidonienne ait un fondement surtout religieux, voilà l'hypothèse de départ et la conclusion de l'ouvrage. Cf. vol. II, § II, 4^e partie, p. 477-481.

certain nombre de ses devanciers (81) : il présuppose donc chez lui une philosophie unitaire, orientée vers la réflexion « pratique » et éthique, et presque obligatoirement, le « dynamisme » ou le « vitalisme » chers à l'auteur de *Kosmos und Sympathie*. En second lieu, il cherche bien en lui, par l'intermédiaire des sources traditionnelles comme par l'étude de penseurs un peu plus anciens, une espèce de « forme interne ». C'est l'intuition de cette unité intime d'une conception posidonienne de la vie qu'il s'efforce d'atteindre ; et le lien qu'il cherche à déceler entre POSEIDONIOS et tel écrivain antérieur ou plus tardif est explicitement défini par lui comme une relation « intime », « intérieure » (82), une espèce de « forme » plus ou moins commune. On touche ici du doigt la parenté de méthode et d'orientation qui devait rapprocher l'œuvre des deux chercheurs, conçue d'après un même état de la question, sur la base d'une formation philosophique semblable, et dans un même milieu érudit. On voit par quelle illusion K. REINHARDT a pu soupçonner I. HEINEMANN de certains plagiats, et tenir pour des emprunts déguisés (83) les conclusions selon lesquelles ce dernier, tout en définissant comme « dynamique » la pensée philosophique de POSEIDONIOS, attribue à PANÉTIOS des tendances plus vitalistes et lui fait honneur de l'« étiologie » chère à son illustre disciple (84).

Les trente années qui ont suivi les principales publications de ces deux critiques semblent en avoir épuisé l'héritage. Les thèses émises surtout par K. REINHARDT ont été discutées, assimilées, décantées, développées jusque dans leurs conséquences. La critique allemande, d'abord très divisée mais plutôt favorable, a été gagnée peu à peu, dans son ensemble, au cours d'une longue évolution dont M. POHLENZ fournit, nous semble-t-il, un exemple caractéristique. En même temps, un lent progrès s'effectuait vers une vision plus concrète, plus historique et sans doute moins ambitieuse de la figure et de l'œuvre de POSEIDONIOS. Néanmoins, les principales thèses énoncées entre 1920 et 1930 dominent encore les derniers travaux spécialisés de langue germanique (85) et servent généralement de pierre de touche aux

(81) Cf. le titre général de cette partie de son étude, vol. I, I : « Grundlegende Untersuchungen über P. Lebensanschauung, verglichen mit derjenigen verwandter Denker ».

(82) Cf. *Vorrede*, p. II : « ... innere Beziehung », « ... den inneren Zusammenhang ».

(83) K. REINHARDT, *P.W.*, col. 615-616.

(84) I. Heinemann prend bien soin, au contraire, de citer à diverses reprises K. Reinhardt pour lui opposer son point de vue personnel. Cf., vol. II, p. 337, 411-413, 419-421.

(85) Témoins, par exemple, les travaux récents de Georg PFLIGERSDORFFER, *Studien zu Poseidonios*, Wien, Rohrer, 1959 (v. le compte rendu que nous en donnons in *R.E.L.*, 1960).

non-spécialistes de tous pays, même quand ils les battent en brèche (86). Cette longévité exceptionnelle s'explique en partie par les événements tragiques dont l'Allemagne devait être le théâtre après 1930, pendant une quinzaine d'années qui incluent la deuxième guerre mondiale. Ils devaient stériliser particulièrement des recherches dont l'école germanique avait une sorte d'exclusive. Une fortune si durable s'explique aussi, croyons-nous, par l'influence persistante, dans les théories et les recherches philosophiques contemporaines, du courant esthétique et idéaliste du XIX^e siècle qui est à la base des méthodes de K. REINHARDT. Une autre raison en est sans doute l'incertitude et la confusion presque inextricable de la documentation utilisée.

Les critiques allemands, et aussi, à un moindre degré, les étrangers, ont pris parti de façon caractéristique. Ils se sont prononcés, d'abord sans grandes nuances, pour ou contre la position de K. REINHARDT ; mais parfois aussi « pour » ou « contre » son héros (87). Les tentatives de mise au point, ou plutôt de conciliation entre ces deux attitudes ont conduit leurs auteurs à une image moyenne et à une conception modérée — voire édulcorée — de l'importance et de l'originalité de POSEIDONIOS. Grande sensation tout d'abord ! « Un brochet dans l'étang aux carpes », dit WILAMOWITZ (88). Les reproches qu'on adresse à K. REINHARDT en pays germaniques peuvent se grouper sous trois chefs principaux : élagage abusif des textes considérés traditionnellement comme des sources valables ; hypothèses générales arbitraires ; isolement excessif du personnage et de son œuvre par rapport aux grands courants de la pensée gréco-latine. La critique est violente, mais non décisive. Elle ne porte pas sur le fond, sur la base méthodique dont elle ne saisit entièrement ni le sens, ni la fragilité. Elle a plutôt une valeur conservatrice. Voilà pourquoi elle ira s'émoissant au lieu de s'enhardir et de se préciser avec les années. Il s'agit surtout de défendre les attributions que l'auteur récuse, de combattre l'idée d'un POSEIDONIOS en rupture plus ou moins nette avec la lignée

(86) Témoin la thèse de Michel SPANNEUT, *Le Stoïcisme des Pères de l'Eglise de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, Paris, Le Seuil, 1956. V. notamment sa bibliographie, p. 442 et 443.

(87) Il s'agit surtout de disputer soit à Panétios, soit Poseidonios, avec l'inspiration de tel fragment, la paternité de telle théorie nouvelle dans le Stoïcisme. C'est ce que font, par exemple, I. HEINEMANN (cf. ci-dessus, p. 30-31) et M. POHLENZ (critique de *Kosmos...* et du premier volume de I. Heinemann, évoquée par K. REINHARDT, *P.W.*, col. 613).

(88) « Hecht in Karpfenteich », image citée par K. REINHARDT lui-même, *P.W.*, col. 613.

du Stoïcisme classique — tel du moins qu'il a été compris jusque-là, et mal accordé avec ce qu'on sait des philosophies postérieures — ; ou encore — et parfois en même temps — de le réintégrer au courant de pensée qui, partant du *Timée*, aboutit à PLOTIN, ou à la pensée judéo-chrétienne. K. REINHARDT évoluera lui-même, on l'a dit, dans le sens de l'apaisement et du compromis.

L'attitude de Max POHLENZ, dans sa souplesse, fait de lui un exemple et un témoin privilégié de cette évolution lente et confuse de l'école germanique. Son essai de 1898, on s'en souvient (89), s'efforçait de retrouver POSEIDONIOS et de suivre sa pensée tout au long des livres du *De placita* de GALIEN. Pour cela, il étendait et reliait entre eux les fragments nominaux. L'auteur continue ensuite ce travail de recherche des sources selon les voies habituelles. Il essaie de prolonger l'anthropologie en direction d'une théologie et d'une eschatologie supposées. Mais il reste fidèle à ses premières préoccupations. Ainsi, après diverses études sur les *Tusculanes*, qu'il admet comme source valable pour POSEIDONIOS, et sur la critique du Stoïcisme par PLUTARQUE, considéré par lui comme un témoin digne de foi (90), il publie en 1921 une nouvelle analyse, encore partielle et portant sur GALIEN, de la « psychologie » posidonienne (91). Un an après, sans le rejeter tout à fait, il accueille avec sévérité le premier livre de REINHARDT (92). Mais cinq ans plus tard, l'hypothèse fondamentale de *Kosmos und Sympathie* a sa pleine approbation de même que celle d'une eschatologie solaire (93). Cela s'explique, nous semble-t-il, par un double rapprochement, K. REINHARDT ouvrant la porte plus grande aux interprétations et aux textes traditionnellement admis, M. POHLENZ ayant accepté, entre tant, le souci d'évocation concrète et globale d'une personnalité et d'une œuvre qui anime les études du nouveau critique. En 1948 et 1950, enfin, dans ses études sur le Stoïcisme (94), il consacre une analyse particulière à PANÉTIOS et une autre à POSEIDONIOS (95). Il admet alors explicitement,

(89) Cf. ci-dessus, p. 14.

(90) Dissertation de Göttingen, 1899 ; articles dans *Hermès* : XLI, p. 321 ; XLIV, p. 23 ; LXXIV, p. 1. Cf. REINHARDT, *P. W.*, col. 562, 575 et s.

(91) « Poseidonios Affektenlehre und Psychologie », 1921, p. 163 et s.

(92) *Göttingen Gel. Ang.*, 1922, p. 161.

(93) *Ibid.*, 1926, p. 273 et s. ; v. notamment p. 300-306.

(94) *Die Stoa (Geschichte einer geistigen Bewegung)*, Göttingen, Wandenhoek u. Ruprecht, 1948, p. 191-208 et 208-239, et surtout *Stoa und Stoiker*, Zurich, Artemis, 1950, p. 191-256 et 258-349.

(95) Ces synthèses avaient été préparées entre temps par trois études : *Antikes Führertum (De officiis u. das Lebensideal des Panaitios)*, Leipzig, 1934 ; Article « Panai-

comme un progrès, le critère de la « forme interne » que REINHARDT avait pris pour base méthodique trente ans auparavant. Mais il demeure fidèle à l'interprétation platonisante vers laquelle sa dissertation de 1898 penchait déjà. Il reste sur la position traditionnelle vis-à-vis du livre I des *Tusculanes* ; il admet aussi, en gros, les interprétations platonisantes du *Nemesis* de JAEGER (96).

Les deux exposés sur POSEIDONIOS, à peu près contemporains, font partie d'un tableau général du mouvement stoïcien : *Die Stoa* en 1948, *Stoa und Stoiker* en 1950. Le premier demeure rapide : à peine trente pages. Le second occupe à lui seul une centaine de pages et constitue une véritable monographie. Mais on voit déjà que l'auteur ne s'est pas spécialisé dans l'étude de POSEIDONIOS ; il n'en a pas la connaissance approfondie et nuancée qui fait, malgré ses imprudences et ses extrapolations, la valeur du travail de REINHARDT. Conservateur dans le choix de certains textes (les *Tusculanes*, le *De facie*; NÉMÉSIOS, le poème de *L'Etna* par exemple), ne posant pas de façon explicite, au début, les problèmes de méthode nécessaires, limitant avec une rigueur insuffisante les fragments sur lesquels il se fonde, M. POHLENZ tombe en outre dans un grave travers : dans sa plus longue étude, il omet d'examiner l'aspect mathématique de l'œuvre posidonienne. Mais s'il n'apporte ni critique radicale, ni nouveauté importante par rapport aux travaux antérieurs ou contemporains, il présente une image moyenne, en progrès sur celles qui ont précédé K. REINHARDT. Sa vision est plus historique que celle de ce dernier, en un double sens : son propos même l'oblige à replacer POSEIDONIOS dans l'ensemble du Stoïcisme, et de toute la philosophie hellénique : il le situe aussi de manière plus précise par rapport à son temps. Plus complètes que les études antérieures à 1921, les siennes englobent dans leur examen l'activité scientifique de POSEIDONIOS, qu'il tend à considérer de façon relativement indépendante. Il est en progrès sur K. REINHARDT à cet égard. Généralement plus cohérent, il s'attache comme lui à des vues concrètes ; il essaye de rendre compte de l'œuvre, à son exemple, comme d'une unité vivante reflétant une personnalité soigneusement caractérisée ; par là, il tend à suggérer à son insu une étude qui s'attacherait à l'acti-

tios », *P.W.*, Band XVIII, col. 418 et s. ; « Tierische und menschliche Intelligenz bei Poseidonios », *Hermès*, LXXVI, p. 1 et s.

(96) V. ci-dessus, p. 17-18.

tivité même de POSEIDONIOS, pour éclairer son œuvre et le sens de sa réflexion philosophique.

Ainsi la figure traditionnelle, enrichie et modifiée par K. REINHARDT, se clarifie, gagne en unité et en simplicité. Les théories se décantent, prennent avec M. POHLENZ une forme plus ferme, plus libre de préjugés métaphysiques. On se rapproche d'une analyse historique encore confuse et peu consciente de sa nature. En somme, l'auteur profite dans une large mesure des grandes études des années 1920-1930, et conservant, par sa moindre spécialisation elle-même, souplesse et liberté de jugement, il en donne une version à la fois assagie, mieux assimilable, et polie par sa réflexion personnelle. La « question poseidonienne » en reste là. Des développements vastes, brillants et pleins de finesse, comme, tout récemment, les études de G. PFLIGERSDORFFER (97), demeurent dans la lignée philologique de ces deux grandes autorités de langue allemande, mais suivent plutôt l'inspiration humaniste du premier. Des exposés riches et clairs, tel celui de l'*Histoire de la philosophie* de W. CAPELLE (98), se bornent à marier leurs conceptions, en donnant toutefois le pas à celle de M. POHLENZ, comme la plus ferme et la plus à jour. D'autres, enfin, désireux peut-être de rompre avec ces maîtres au lourd prestige, reviennent à des positions que ceux-ci avaient dépassées, et à ce que REINHARDT appelle « l'ancien POSEIDONIOS » (99). Leur opposition reste négative.

Dès le début, les critiques décisives viennent plutôt des érudits de langues française et anglaise. Elles sont corroborées par les recherches poursuivies en d'autres domaines de l'histoire de la pensée antique.

Les critiques directes visent généralement à réduire les ambitions de K. REINHARDT, souvent aussi d'autres érudits de l'école germanique. On lui reproche d'avoir gonflé le personnage de diverses manières : attributions abusives ou inconsidérées, et par là, confusion avec d'autres penseurs ; exagération de ses qualités et de son originalité en science et en philosophie, par négligence ou ignorance des recherches du temps ; idées préconçues orientant l'analyse vers une conception « héroïque », isolée et grandiose de sa personne et de son activité ; tentatives

(97) V. ci-dessus, n. 85.

(98) W. CAPELLE, *Geschichte der Philosophie*, Berlin, W. von Gruyter, 1954, t. IV, livre 6, chap. IV ; traduction espagnole du t. IV, *Historia de la filosofía griega*, Madrid, Gredos, 1958, VI, IV, p. 488-564.

(99) Cf. le titre du premier chapitre de son *Poseidonios*, « Der alte und der neue Poseidonios ».

mal fondées de reconstitution des ouvrages posidoniens, méconnaissant le caractère polyvalent des fragments étudiés. Dès 1922, ces reproches sont ceux de M. CROISSET, critiquant le *Posidonios* de K. REINHARDT (100). Il souhaite, pour sa part, qu'une étude plus sobre et plus rigoureuse fasse rentrer dans le rang un philosophe exalté et singularisé à l'excès. Déjà, il signale le recours à l'Histoire des sciences comme un moyen de ramener son originalité, le sens et l'influence de ses œuvres à de plus justes proportions.

L'image d'un POSEIDONIOS « oriental » ou mystique est battue en brèche de diverses façons. La première de ces interprétations relève en quelque mesure d'hypothèses générales vieillies plus rapidement hors des zones culturelles germaniques, ou de préjugés dont l'origine est trop claire pour qu'on les prenne au sérieux en dehors de leur climat historique. Tantôt elle se rattache à une hypothèse brillante et généreuse tendant à souligner les origines orientales de la pensée méditerranéenne, et donnant le départ, à son heure, à de fructueuses recherches qui touchent d'abord l'Histoire des religions (101) ; leurs excès ont été signalés, en particulier dans la critique de langue française et notamment à propos des origines de la pensée platonicienne (102). Tantôt elle dépend de considérations d'origine romantique sur « l'esprit des peuples », dont les études de la sociologie ont fait justice en dissociant et analysant de plus près les matériaux réunis sous leur égide. Tantôt elle est liée à une surestimation de l'Occident par rapport à l'Orient, ou du « Grec » par rapport au « Sémite », dont la source, parfois inconsciente, est à chercher dans des complexes de supériorité politique ou raciale (103). De tels critères ont été rejetés soit tacite-

(100) M. CROISSET, « Le philosophe Posidonius », *Journal des Savants*, juill.-août 1922, p. 145-153.

(101) Par exemple celles de F. Cumont et J. Bidez. Cf. F. CUMONT, *Les religions orientales dans l'Empire romain*, Paris, 1906-1929 ; et *Lux perpetua*, Paris, Geuthner, 1949 (v. notamment chap. VIII et p. 418) ; J. BIDEZ et F. CUMONT, *Les mages hellénisés*, Paris, Belles-Lettres, 1938, XII, p. 298 ; J. BIDEZ, *Eos, ou Platon et l'Orient*, Bruxelles, 1945, et « Les écoles chaldéennes sous Alexandre et les Seleucides », *Mélanges Capart, Annales de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de l'Université de Bruxelles*, III, 1935, p. 41-89.

(102) P. BOYANCÉ, *Compte-rendu des Mages hellénisés de J. Bidez, R.E.A.*, 1933, p. 323 ; A.-J. FESTUGIÈRE, « Platon et l'Orient », *R. de Philologie*, 1947, p. 5-45 ; P. BOYANCÉ, « La religion astrale de Platon à Cicéron », *R.E.G.*, 1952, p. 312-351.

(103) Un clair exemple de ces préjugés nous est fourni par les études de M. Pohlenz. On épilogue sur le nom de Poseidonios et sur son lieu de naissance, on scrute — d'ailleurs sans le secours de théories anthropologiques précises —, les détails d'un buste dont rien ne garantit formellement, en fin de compte, qu'il soit le sien ; on paraît soulagé de constater qu'il est bien... « grec ». Cf. M. POHLENZ, *Die Stoa*, p. 208. Sur ce genre de critères, en honneur dans l'école germanique depuis près d'un siècle et demi, cf. la

ment, soit expressément, par exemple par A. FESTUGIÈRE (104).

Des études précises s'attaquent à divers textes, et excluent POSEIDONIOS d'entre leurs sources, par des démonstrations précises et catégoriques. Tel R. MILLER JONES, examinant le fameux problème des origines du livre I des *Tusculanes* (105). Il le reprend paragraphe par paragraphe à cet effet. Il montre que les textes qu'on attribue à POSEIDONIOS sont ou du cru de CICÉRON et d'une inspiration fréquente chez lui, ou apparentés à sa *Consolation*, texte à la fois si classique et si personnel, ou bien inspirés directement de PLATON et de ses continuateurs de l'Académie ; ou encore, ils proviennent d'une doxographie qui n'est pas forcément stoïcienne ; ou ils relèvent de la pensée du Portique en général, non spécialement de POSEIDONIOS ; ou bien on doit les rattacher à PANÉTIOS tandis qu'on ne saurait les rapporter à son disciple ; ou enfin ce sont de simples lieux-communs de l'idéologie gréco-latine dans le domaine psychologique et religieux. Puisqu'on se basait sur ces premières attributions ou sur des raisonnements analogues pour identifier comme poseidonienne la plus grande partie du *Songe de Scipion*, ce texte est lui aussi à mettre en doute, et même à rejeter du corpus des fragments de POSEIDONIOS.

Cette opinion est admise par les chercheurs français, et justifiée par une démonstration cette fois positive dans l'étude riche et serrée que P. BOYANCÉ consacre en 1936 au mythe final de la *République* de CICÉRON (106). Il montre que l'essentiel des idées évoquées par le discours de Scipion a son origine dans la pensée pythagoricienne du temps. En particulier, il rapporte à celle-ci les théories cosmologiques et eschatologiques dont on faisait généralement honneur jusque-là à POSEIDONIOS (107). Non con-

critique hélas toujours actuelle, de E. WILL, *Doriens et Ioniens — Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire de la civilisation grecque*, Paris, Belles-Lettres, 1956.

(104) A. FESTUGIÈRE, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, vol. II, Paris, Gabalda, 1949, p. 266, n. 1.

(105) R. MILLER JONES, « Poseidonios and Cicero's Tusculan disputations, I, 17-81 », *Classical Philology*, XVIII, 1923, p. 202-229. Sept ans auparavant, déjà, par des arguments convainquants, le même auteur écartait Chalcidius de la liste des sources à consulter pour l'étude de Poseidonios : cf. R. MILLER JONES, « Chalcidius and the neo-platonism », *Ibid.*, XI, 1916, p. 194-208.

(106) P. BOYANCÉ, *Etude sur le songe de Scipion*, Limoges, Bontemps, 1936.

(107) *Id.*, *Ibid.*, chap. II, III et IV. Ces conclusions sont reprises et confirmées par un érudit italien qui prend la suite des belles découvertes de F. Bignone. Il essaye de démontrer, surtout, que le livre I des *Tusculanes* a une origine platonisante, et nous souscrivons pleinement à cette partie de sa thèse. Mais une telle origine serait à rechercher, la plupart du temps, dans les œuvres de jeunesse d'Aristote, l'« Aristote perdu », en particulier dans sa *Protreptique* ; nous pensons qu'il lui attribue ainsi trop volontiers et trop systématiquement ce qui apparaît souvent comme le bien commun de tout un

tent de ruiner l'une des thèses les plus chères à la Quellenforschung, il touche ici l'une des principales théories du *Poseidonios* et le thème central des plus récentes interprétations de K. REINHARDT. Le sens et les prolongements de la notion de « sympathie » s'en trouvent modifiés. P. BOYANCÉ continue en cela deux autres critiques agiles et magistrales menées par R. MILLER JONES contre des hypothèses de l'école germanique : celle de la circulation des âmes, celle d'une cosmologie et d'une eschatologie solaires chez POSEIDONIOS (108). Sur le second point, il est exceptionnellement d'accord avec les reproches d'une autorité allemande en la matière : WILAMOWITZ. Il montre que l'on n'a aucune preuve formelle de l'une ou de l'autre théorie dans les fragments incontestablement posidonien : et pour la seconde, même pas un indice digne d'être retenu. En réalité, affirme-t-il, l'idée de l'ascension des âmes se situe dans la lignée philosophique du *Timée*, et aussi de l'eschatologie aristotélicienne ; elle plonge, d'autre part, de profondes racines dans le vieux folklore grec. C'est dans ce folklore et aussi dans le *Timée* qu'il faut chercher également l'origine des théories solaires du *De facie* de PLUTARQUE⁶ ; certes pas dans la pensée de POSEIDONIOS, qui, selon le seul témoignage dont nous disposons, fait de la voûte céleste, et non du soleil, le principe directeur du monde (109).

Avec ces mises au point, une grande partie des théories et des textes attribués au maître du Portique abandonne le corpus des fragments qui le concernent. A leur tour, les extraits de GALIEN qu'on y avait inclus font l'objet de sévères discriminations vers la même époque, entre 1930 et 1940. H. CHERNISS (110), puis L. EDELSTEIN (111) montrent comment, chez l'auteur du *De placita* comme chez PLOTIN, la théorie de la vision vient de

courant de la pensée idéaliste hellénique et romaine ; cf. E. BIGNONE, *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica d'Epicuro*, 2 vol., Florence, 1936, notamment vol. II, p. 263 et s., 358, 514 et s., et A. BARIGAZZI, « Sulle fonte del libro I delle Tuscolane di Cicerone », *Rivista di filologia classica*, Torino, XXVI, juill.-déc. 1948, p. 161-204, en particulier p. 182 et 198-199. V. aussi P. BOYANCÉ, « La religion astrale de Platon à Cicéron », *R.E.G.*, LXV, juill.-déc. 1952, p. 312-349, et en particulier p. 341-349.

(108) R. MILLER JONES, « Posidonius and the flight of the mind in the universe », *Classical Philology*, XXI, 1926, p. 97 et s. et « Posidonius and solar eschatology, *Ibid.*, XXVII, 1926, p. 113 et s.

(109) Idée reprise et confirmée à partir de l'assertion formelle de DIOGÈNE LAERCE, VII, par P. BOYANCÉ dans le deuxième chapitre (« Les idées sur le monde ») de son *Etude sur le songe de Scipion*. Pour l'eschatologie, v. le même ouvrage, chap. III (« Les idées sur l'âme immortelle »), et p. 80 en particulier.

(110) H. CHERNISS, « Galen's and Posidonius' theory of vision », *American journal of Philology*, LIV, 1933, p. 154 et s.

(111) L. EDELSTEIN, « The philosophical system of Posidonius, *Ibid.*, LVII, 1936, p. 286 et s.

PLATON, avec ARISTOTE pour seul intermédiaire, et ne doit rien à POSEIDONIOS. L. EDELSTEIN, d'ailleurs, rejette non seulement la théorie solaire, mais toute eschatologie ; il fait justice par là d'une autre source présumée : le traité *De la création du monde* de PHILON. D'après les fragments nominaux, il voit plutôt dans le maître stoïcien le continuateur d'un savant très proche de lui par ailleurs, dans l'espace, dans le temps, et par ses travaux d'astronomie et de géographie mathématique : le Rhodien HIPPARQUE (112). Il insiste d'ailleurs, comme on l'a rarement fait jusqu'alors, sur l'importance des mathématiques dans son œuvre et dans le développement de sa pensée. En définitive, le critique américain, tout en signalant les aspects « hérétiques » du « système philosophique de POSEIDONIOS » tend à réduire son originalité par rapport au Stoïcisme, et son influence ultérieure ; ceci, à coup sûr, en réaction contre l'exaltation du personnage par les critiques autorisés de langue allemande. C'est dans le même sens que vont les analyses de R. PHILIPPSON, quelque dix ans plus tard (113). Il rapproche POSEIDONIOS de CHRYSIPPE et restitue à l'ensemble de l'école stoïcienne la notion de « sympathie » que K. REINHARDT voulait caractéristique de son héros. Enfin, l'étude du « Stoïcisme chrétien », notamment par M. SPANNEUT (114) et l'école de patristique française, libère les Pères de l'Église d'une prétendue influence ou même d'une filiation posidonienne. L'originalité et la force de POSEIDONIOS, telles que les définit la brève analyse de A.-D. NOCK, seraient en dernier ressort d'avoir élargi l'idée que l'homme se fait du divin dans le monde et en lui-même, et peut-être d'avoir acheminé le monde gréco-romain vers un mysticisme qui n'était pas le sien (115).

Mais les recherches les plus générales préparent et appellent, à leur tour, une nouvelle interprétation dans le domaine qui nous occupe. En premier lieu, le progrès de l'Histoire des techniques et des sciences anciennes éclaire l'œuvre de POSEIDONIOS dans les disciplines positives. Il invite les historiens de la pensée gréco-latine à examiner les liens qui unissent, à leur développement, celui des idées philosophiques, en particulier de l'époque de PLATON à celle de POSEIDONIOS. Tel est, par exemple, le

(112) *Id.*, *Ibid.*, p. 300.

(113) R. PHILIPPSON, « Aufsätze zu Cicero nat. deor. II, *Symb. Osl.*, 1941 et 1945, d'après K. REINHARDT, *P.W.*, col. 618.

(114) M. SPANNEUT, *Le stoïcisme des Pères de l'Église de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, notamment p. 25-37.

(115) A. D. NOCK, « Posidonius », *Journal of roman studies*, 1959, I-II, p. 1-16.

sens des travaux de L. BOURGEY sur les écrits hippocratiques et sur ARISTOTE (116), ou celui de nombreuses études platoniciennes (117). L'Histoire des techniques, l'Histoire politique, elles aussi, jouent le rôle de disciplines auxiliaires dans ces recherches. Par ailleurs, les mouvements philosophiques eux-mêmes sont de plus en plus étudiés comme tels : comme des courants de pensée dont les maîtres seraient des animateurs ou des témoins privilégiés.

Grâce à ce point de vue, conscient ou non, l'Histoire du platonisme, de l'aristotélisme, celle des Sceptiques et des Epicuriens, celle du Stoïcisme, en progressant, rendent caduques les premières hypothèses qui faisaient de POSEIDONIOS la source ou l'aboutissement de toutes les tendances antérieures ou plus tardives, et une espèce de symbole de l'Histoire de la pensée ancienne. D'une part, des études comme celles de C.-J. DE VOGEL (118), de E.-R. DODDS (119) ou de PH. MERLAN (120) révèlent une filiation plus directe qu'on ne l'avait cru entre platonisme et néo-platonisme. L'« Aristote perdu » (121) apparaît comme un des maillons probables de cette chaîne dans laquelle certains, il est vrai, veulent toujours intercaler POSEIDONIOS (122). Celui-ci, en fait, n'est plus la seule réponse possible aux questions traditionnelles concernant en particulier l'héritage du *Timée*.

(116) L. BOURGEY, *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique*, Paris, Vrin, 1953 ; *Id.*, *Observation et expérience chez Aristote*, Paris, Vrin, 1955.

(117) P. M. SCHUHL, *Études platoniciennes*, Paris, P.U.F., 1960, p. 23-48, et aussi p. 92-100 ; *Id.*, *Le merveilleux, la pensée et l'action*, Paris, Flammarion, 1952, chap. I et p. XIV-XVII.

(118) V. notamment pour Poseidonios, son article sur Antiochus d'Ascalon, *Mind*, janv. 1953, p. 43-65 ; mais surtout « La théorie de l'ἄνερον chez Platon et dans la tradition platonicienne », *Revue philosophique*, 1959, p. 21-40.

(119) Cf. E. R. DODDS, « The Parmenides of Platon and the origine of the neoplatonic « One », *Classical Quarterly*, juill.-oct. 1928, p. 129-143. Cette étude fait remonter à Speusippe les origines du néo-platonisme ; par ailleurs, examinant les thèses de W. Jaeger sur Nemesios, l'auteur s'efforce de réduire le plus possible la dette des doctrines néo-platoniciennes envers Poseidonios (notamment p. 131). V. aussi les intéressants aperçus (d'ailleurs en partie contradictoires en ce qui concerne Poseidonios) du même auteur dans un ouvrage beaucoup plus récent : E. R. DODDS, *The greek and the irrational*, Berkeley et Los Angeles, University of California, 1951 ; v. notamment p. 111, 228, 239, 247 et 310.

(120) PH. MERLAN, *From platonism to neoplatonism*, La Haye, Nijhoff, 1953. Sur ce cheminement, v. aussi J. PÉPIN, « Eléments pour une histoire de la relation entre l'intelligence et l'intelligible chez Platon et dans le néo-platonisme », *Revue philosophique*, 1956, p. 39-65.

(121) E. BIGNONE, *L'Aristotele perduto...*

(122) C'est le cas de Ph. Merlan dans deux articles séparés par une quinzaine d'années : PH. MERLAN, « Poseidonios über die Weltseele in Platons *Timeus* ; Beiträge zur Geschichte des antiken Platonismus », *Philologus*, LXXXIX, 1934, p. 196-214 ; *Id.*, « Die hermetische Pyramide und Sextus », *Museum Helveticum*, VIII, 1951, p. 100-105. Il reprend la même thèse dans le livre déjà cité, *From platonism...*, p. 42-48.

D'autre part, les écrits des académiciens et des péripatéticiens hellénistiques font l'objet d'analyses qui, telles les scrupuleuses et pénétrantes études de P. KUCHARSKI (123) éclairent le cheminement scientifique et philosophique de ces deux écoles, et leur influence probable sur l'élaboration du Moyen Stoïcisme d'un PANÉTIOS ou d'un POSEIDONIOS.

Les polémiques entre Stoïciens, Epicuriens et Sceptiques, ramenées au jour par de nouvelles recherches, soulignent les échanges entre les trois écoles rivales, mais aussi l'originalité de chacune (124). Un POSEIDONIOS éclectique en devient plus improbable et l'on comprend, en revanche, les motifs de l'erreur qui lui a donné naissance. Elle vient en partie du vocabulaire commun forgé au cours de ces querelles, des rectifications opérées par chacun pour se défendre ou attaquer plus aisément, et enfin, des rapprochements et des confusions plus ou moins volontaires qui s'ensuivent. Notre philosophe apparaît, du même coup, plus étroitement lié à l'Histoire culturelle du II^e et du I^{er} siècles av. J.-C. Le développement des études cicéroniennes contribue, lui aussi, à éclaircir et à délimiter les problèmes que pose l'héritage de POSEIDONIOS. On fait de mieux en mieux le départ entre l'effort de transmission de la philosophie grecque réalisé par CICÉRON, le travail de transposition qu'elle implique, et sa recherche personnelle. A la lumière de l'Histoire politique et sociale des derniers siècles et surtout de son temps, on dégage mieux le sens de son entreprise, et on parvient à distinguer avec plus de rigueur les éléments adoptés tels quels, ou, au contraire, ceux qu'il a marqués de son empreinte (125).

L'Histoire du Stoïcisme, enfin, progresse à son tour. Diverses

(123) V. par exemple, P. KUCHARSKI, *Les chemins du savoir dans les derniers dialogues de Platon*, Paris, 1950. *Id.*, « Sur la théorie des couleurs et des saveurs dans le « De sensu aristotélicien », *R.E.G.*, juill.-déc. 1954, p. 355-394 ; *Id.*, « Le Philèbe et les « Éléments harmoniques » d'Aristoxène », *Revue philosophique*, 1959, p. 41-73.

(124) V. déjà E. BEVAN, *Stoiciens et sceptiques*, Paris, Belles-Lettres, 1927, notamment p. 81-119. L. ROBIN, *Pyrrhon et le scepticisme grec*, Paris, P.U.F., 1944, notamment p. 71-129. E. BIGNONE, *L'Aristotele perduto...*, notamment, pour les Stoïciens, I, p. 1 et s., et p. 51-58 ; II, 531-538. A. VOGLIANO, « Sulle orme di Posidonio », *Riv. di Storia della Filosofia*, janv.-mars 1948, p. 1-8, et enfin M. UNTERSTEINER, compte rendu de la publication par F. Sbordone du manuscrit hercolanensis n° 1005, Philodemi Adversus (Sophistas), *Ibid.*, p. 72-73.

(125) V. ci-dessus, p. 11, n. 26 ; pour l'époque actuelle, cf. A. BARIGAZZI, « Sulle fonte del libro I delle Tuscolane di Cicerone », p. 161-204, notamment p. 164-167 et 175-177, et surtout H. A. K. KUNT, *The humanism of Cicero*, Melbourne, Un. Press., 1954. Analyse d'une autre marque de l'originalité de Cicéron, son art de la traduction du grec au latin : cf. R. PONCELET, *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin*, Paris, Boccard, 1957. C.R. de J. BAYET, *R.E.G.*, 1958, p. 324-328.

études vont dans le sens indiqué à plusieurs reprises par E. BRÉHIER. Elles concernent surtout les Moyens Stoïciens et leurs successeurs. On examine l'attitude des philosophes du Portique face aux problèmes politiques et sociaux de leur temps, leur rôle dans la cité et dans les sociétés méditerranéennes, le rapport qui existe entre ce rôle et leurs ouvrages philosophiques. SÉNÈQUE, MARC AURÈLE, les Stoïciens du premier siècle de l'Empire donnent lieu à de telles analyses (126). Elles sont plus rares et moins précises pour la fin de la République Romaine et de l'indépendance hellénistique, faute de documents philosophiques suffisants, mais aussi d'intérêt pour la pensée de cette époque. Ici, les études les plus éclairantes sont à peu près uniquement du domaine de l'Histoire proprement dite (127). Mais si l'on songe à l'importante activité de POSEIDONIOS comme historien, elles prennent pour lui une valeur toute particulière. La connaissance de l'Ancien Stoïcisme s'est plutôt enrichie de travaux concernant les rapports de cette école avec les sciences contemporaines, médecine d'une part, mathématiques et sciences physiques de l'autre (128). Les progrès généraux de l'Histoire de la culture et de l'éducation dans l'Antiquité (129) contribuent tout particulièrement, de leur côté, à éclairer l'influence du

(126) V. par exemple, P. JAL, « Images d'Auguste chez Sénèque », *R.E.L.*, 1958, p. 242-265 ; Ch. PARAIN, *Marc-Aurèle*, Paris, Club français du livre, 1957 (bibliographie, p. 213-226) ; J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire : I, La politique religieuse des Antonins*, Paris, Belles-Lettres, 1955 ; J. GAGÉ, « La propagande séparatiste et la lutte des empereurs flaviens avec les philosophes (Stoïciens et Cyniques) », *Revue philosophique*, 1959, p. 73-101. Dans la tradition de l'école allemande, avec ses faiblesses, cf. l'article à notre avis peu concluant de A. D. LEEMAN, « Seneca and Poseidonios. A philosophical commentary Sen., ep. C II, 3-19 », *Mnemosyne*, IV, V, 1952, p. 57-79. Signalons enfin le long et beau travail de traduction, de remise en ordre, d'annotation et d'introduction d'un certain nombre de textes capitaux pour la connaissance du Stoïcisme ancien, accompli par E. BRÉHIER, P. M. SCHUHL et leurs collaborateurs : *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962 ; les divers articles d'E. Bréhier sur les Stoïciens ont été en outre réédités sous forme de recueil : cf. E. BRÉHIER, *Etudes de philosophie antique*, Paris, P.U.F., 1955, p. 97-178.

(127) V. les notes de nos chapitres II et IV, les grands ouvrages classiques de Ros-tovtzeff, A. Piganiol, J. Carcopino, A. Aymard, etc. ; P. GRIMAL, *Le siècle des Scipions, Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, Aubier, 1953 ; J.-P. BRISSON, *Spartacus*, Paris, Club français du livre, 1959 ; M. GELZER, *Pompeius*, Munich, 1949 ; J. VAN OESTEGHEM, *Pompée le grand, bâtisseur d'empire*, Ac. royale de Belgique, Classe de Lettres et Sciences politiques, XLIX, 1954 ; Ch. PARAIN, *César*, Paris, Club français du livre, 1959.

(128) M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Histoire générale de la médecine*, 3 vol., Paris, 1936-1949, p. 396 et s. ; J. BEAUJEU, in *Histoire générale des sciences* (publiée sous la direction de R. Taton), Paris, P.U.F., 1957, t. I, livre II, p. 395 ; A. VIRIEUX-REYMOND, *La logique et l'épistémologie des Stoïciens*, Chambéry, Lire, 1950.

(129) L'ouvrage capital dans ce domaine est celui d'H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Le Seuil, 1950. Très suggestives aussi, pour notre sujet, deux études plus anciennes : A. FESTUGIÈRE, « Le logos hermétique d'enseignement », *R.E.G.*, 1940, p. 77-109 ; et F. della CORTE, « Rodi e l'istituzione dei pubblici studi nel Iro sec. a. C. », *Atti della reale Accademia delle Scienze di Torino*, 1939, p. 255-270.

Stoïcisme comme mouvement éducateur. Ils aident à pénétrer les motifs de son ouverture croissante aux tendances idéalistes et mystiques, et à distinguer ce qui, dans son héritage, n'appartient nullement à l'action de telle ou telle personnalité, mais constitue un bien culturel commun. La critique des « sources » posidoniennes devrait s'en trouver allégée.

Par une toute autre voie, V. GOLDSCHMIDT vient suggérer une vision nouvelle de l'œuvre en question (130). En étudiant la place constante et privilégiée qu'occupe la notion de temps dans « le » système stoïcien, il favorise une interprétation aussi peu platonisante que possible de l'œuvre de POSEIDONIOS, et rapproche ses théories du Stoïcisme classique. Car le temps, comme évolution irréversible et comme possibilité d'action, joue un rôle particulièrement important dans les conceptions de cet historien qui est en même temps un savant, un théoricien des sciences physiques, de l'anthropologie et des relations humaines.

Ainsi, d'une part, les principales recherches spécialisées de ces dernières décades appellent une reprise des études concernant son œuvre, et une nouvelle appréciation de celle-ci. D'autre part, les conditions générales de ce renouvellement paraissent réunies. Il semble qu'une révision satisfaisante de la « question posidonienne » permettrait à son tour un éclaircissement et un progrès dans l'étude d'autres aspects de la pensée antique. Encore trop ignorée, une analyse qui touche de très près notre philosophe vient à la fois confirmer cette possibilité et faciliter l'entreprise. C'est le *Panétius* de M. van STRAATEN (131). Cet ouvrage fournit en effet un point de référence, et un exemple du procédé qui s'impose aujourd'hui en premier lieu dans l'étude du Moyen Portique. Sa méthode est rigoureuse et circonspecte. Les fragments pourvus de références sont la seule base qu'il accepte. Il se borne à en développer les implications claires, et à utiliser, pour combler certaines lacunes, les connaissances assurées qu'on peut avoir sur les théories stoïciennes classiques. Parmi les sources incontestables dont il dispose, il accorde en outre plus de crédit à celles que leur date et leurs conditions d'information rapprochent particulièrement de son auteur : CICÉRON par exemple. Pour l'interprétation historique même de sa pensée, M. van STRAATEN procède avec une extrême prudence : il tient compte non seulement de l'état fragmentaire

(130) V. GOLDSCHMIDT, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1953.

(131) M. van STRAATEN, *Panétius, sa vie, ses écrits et sa doctrine, avec une édition des fragments*, Amsterdam-Paris, Uitgeverij H. J., 1946.

des textes qu'il étudie, mais encore « de notre connaissance imparfaite de la doctrine stoïcienne générale » (132). Il prend soin de délimiter les innovations dues à PANÉTIOS seul, et de l'insérer dans le courant stoïcien non traditionnel, antérieur ou contemporain, connu ou suggéré par des textes. Il s'efforce de le comprendre aussi en fonction des controverses philosophiques du II^e siècle. Par opposition à l'interprétation platonisante du dernier grand ouvrage avant le sien, le *Panétius de Rhodes* de B.-N. TATAKIS (133), il rapproche les conceptions de ce maître des théories péripatéticiennes (134), et insiste à l'occasion sur leurs fondements positifs, scientifiques et pratiques (135). Une scrupuleuse édition de fragments couronne enfin ces claires et exactes recherches (136).

Celles que nous entamons s'efforceront d'observer, s'il se peut, une rigueur au moins égale. Car les discussions relatives à POSEIDONIOS sont encore bien plus confuses et passionnées, et le choix des textes, en général, plus aventureux. Nous croyons qu'il faudrait, à cet égard, repartir pratiquement à zéro, ne rien admettre dont on ne soit sûr, signaler clairement ce qui reste douteux ou hypothétique et dire, le cas échéant, à quel degré on doit le considérer comme tel. Il s'agit en somme, pour l'instant, de ramener à une base parfois étroite, mais certaine, la connaissance que l'on peut avoir des activités et des œuvres écrites de POSEIDONIOS. Nous ne séparerons pas les unes des autres. Pour mieux les comprendre, nous ferons appel tour à tour ou simultanément aux données de l'Histoire politique, sociale ou littéraire, à l'Histoire des sciences et, à l'occasion, des techniques, à l'Histoire de l'éducation et à celle des idées. Nous croyons nécessaire d'allier cet ensemble de disciplines à celles, déjà classiques, de la philologie et de l'Histoire de la philosophie proprement dite. Utilisées à bon escient, elles peuvent éclairer d'un jour modeste mais plus net, dans l'état actuel de la question, la valeur et la destinée de l'effort posidonien, tel qu'il est encore possible de le retrouver.

(132) *Id.*, *Ibid.*, p. 63.

(133) B. N. TATAKIS, *Panétius de Rhodes, le fondateur du moyen stoïcisme. Sa vie et son œuvre*, Paris, Vrin, 1931.

(134) M. van STRAATEN, *Panétius...*, p. 41, 77-78, 120-124, 160.

(135) *Id.*, *Ibid.*, p. 57-58, 174-176 et 213-217 ; 191-203 et 203-212.

(136) *Id.*, *Ibid.*, p. 325-390. Le dernier recueil de fragments, d'ailleurs incomplet, était celui de H. N. FOWLER, *Panaetii et Hecatonis librorum fragmenta*, Bonnae, 1885.

CHAPITRE II

VIE ET FORMATION

La vie et la formation de POSEIDONIOS sont connues soit par les fragments de ses œuvres dont on dispose encore, soit par le témoignage d'auteurs anciens qui l'ont mentionné ou cité.

Ces témoignages émanent généralement d'ouvrages assez proches de son temps, dignes de foi dans l'ensemble, et assez bien conservés : ainsi peut-on faire fond sur la plupart des renseignements biographiques, d'ailleurs concordants, fournis par CICÉRON, STRABON, SÉNÈQUE ou PLINE L'ANCIEN. Il n'en est pas de même pour les indications données par des auteurs postérieurs de plus de deux siècles à POSEIDONIOS et bien éloignés de ses préoccupations comme ATHÉNÉE, STOBÉE ou SUIDAS. Elles se révèlent à l'occasion erronées, douteuses ou entachées de confusion, à travers des textes souvent brouillés eux-mêmes par les copistes ou par les accidents survenus aux manuscrits. On devra donc les utiliser le moins possible et toujours sous réserve.

Aucune biographie suivie et détaillée de POSEIDONIOS ne nous est parvenue, si elle a jamais existé. Les données qui permettent de retracer dans ses grandes lignes la vie du philosophe sont indirectes, fragmentaires et peu nombreuses. Seule la découverte de textes nouveaux pourrait les compléter. Presque toujours on doit se contenter, pour l'instant, de dates approximatives, de faits isolés, d'indications sommaires que des recoupements aident à préciser.

Rien d'étonnant à cela. C'est par exception et le plus souvent pour des motifs étrangers à l'Histoire des idées que nous connaissons en détail, et avec une relative certitude, la vie de quelques auteurs anciens : tantôt ils l'ont évoquée eux-mêmes à la faveur de lettres ou d'effusions lyriques, au fil d'un discours, dans un traité de morale ou d'histoire (à des fins documentaires, justificatives ou apologétiques) ; tantôt elle a été utilisée dans le même but par des contemporains ou de proches successeurs, à cause de l'importance politique et sociale ou de la valeur exemplaire qu'ils lui attribuaient.

Avant tout éducateur, érudit et savant, le POSEIDONIOS que nous connaissons n'a guère parlé de lui-même dans ses œuvres, sauf pour rapporter les observations et les expériences diverses dont il est l'auteur. S'il se mettait en scène dans ses ouvrages historiques, dont une partie relate des événements contemporains, on l'ignore aujourd'hui à cause du petit nombre de fragments qui en subsistent. De toute façon, il n'a pas joué dans la politique méditerranéenne de son temps un rôle assez marquant pour retenir l'attention des historiens romains ou partisans de Rome, pratiquement les seuls qui nous restent pour cette époque. Nul prestige personnel autre qu'une large renommée de maître et de chercheur. Nulle prétention de sa part à une vertu exemplaire et en quelque sorte didactique ; par suite, nulle ambition de diriger les consciences comme l'ont fait souvent ses congénères stoïciens, mais plutôt, il est vrai, dans les périodes antérieures ou postérieures.

Ignoré, mal compris, mais non déguisé par la légende, tel apparaît POSEIDONIOS. Si l'on connaît mal sa personne et sa vie, c'est donc en partie à cause du caractère modeste et positif de son attitude, et de son rôle dans l'Histoire des idées. Ce rôle n'en a que plus d'intérêt. Pour la même raison, les renseignements biographiques dont nous disposons ne risquent pratiquement pas d'avoir subi de déformation intentionnelle. Ils concerneront surtout les faits saillants et incontestables, les lignes essentielles d'une existence liée par des liens aussi forts que multiples aux événements et aux courants de pensée contemporains. Dans leur dépouillement, ils justifient, croyons-nous, la méthode et le sens de la présente étude.

Quant aux dates entre lesquelles POSEIDONIOS a vécu, on n'a aucune indication certaine. On ne saurait le situer qu'à peu près, à partir de quatre éléments : deux dates précises et incontestables de sa vie, une donnée approximative mais hors de doute, et la dernière seulement probable.

En 86 av. J.-C., pendant la première guerre de MITHRIDATE, POSEIDONIOS est envoyé à Rome comme ambassadeur par les Rhodiens (1). En 59, CICÉRON lui fait parvenir le mémoire qu'il

(1) PLUT., *Marius*, LXXXV.

a consacré à son propre consulat (2). POSEIDONIOS a reçu l'enseignement de PANÉTIOS (3), et ce philosophe est le seul maître qu'on lui connaisse, presque à coup sûr son seul maître stoïcien. Enfin, d'après un texte attribué à LUCIEN, POSEIDONIOS serait mort à quatre-vingts ans (4).

On peut donc être assuré, tout d'abord, qu'il a vécu au moins jusqu'en 59 av. J.-C. Notons que nulle part CICÉRON ne mentionne sa mort ; il pourrait par suite avoir vécu, comme lui, jusqu'en 43, aucun texte actuellement connu ne s'y opposant. En second lieu, PANÉTIOS a cessé d'enseigner vers 110 (5) et POSEIDONIOS ne pouvait avoir fréquenté son école avant l'âge de 15 ans. Aussi doit-il être né au plus tard vers 130 av. J.-C. ; 43 serait donc, pour sa mort, une date extrême. Rien ne permet, par ailleurs, de supposer qu'il ait connu STRABON, né en 54 ; s'il l'avait vu et fréquenté, STRABON ne manquerait pas de l'indiquer nettement (6). Selon notre hypothèse, l'ambassade de POSEIDONIOS à Rome en 86 av. J.-C. se situe dans sa pleine maturité, comme il convient pour une responsabilité aussi grave. Le renseignement fourni par le PSEUDO-LUCIEN demanderait à être confirmé. Aucune explication, aucune référence n'en garantit l'exactitude. Aucun autre témoignage ne vient l'étayer. C'est donc sous réserve qu'on en tiendra compte jusqu'à nouvel ordre.

De l'ensemble des données précédentes, on peut ainsi déduire deux possibilités extrêmes : 1° POSEIDONIOS, mort au plus tôt vers 59-58 av. J.-C., ne peut guère être né avant 142 ; 2° au plus tard (7), il serait mort entre 50 et 40 et né vers 130 av. J.-C. environ.

Autrement dit, à deux ou trois années près, POSEIDONIOS est né entre 140 et 130, et mort entre 59 et 40 av. J.-C.

Il serait vain de vouloir préciser davantage les dates, dans l'état actuel de notre documentation. Peu importe d'ailleurs. La vie sans doute longue de POSEIDONIOS peut être située avec

(2) Cic., *Att.*, II, I.

(3) SUIDAS, *Lexique*, 2109, IV, II, Y, p. 179 éd. A. Adler ; Cic., *Div.*, I, 3.

(4) Ps.-LUCIEN, *Macrob.*, LXII, 20.

(5) C'est du moins l'opinion la plus répandue ; K. REINHARDT, notamment, se range à cet avis (*P.W.*, col. 563), à la suite de M. POHLENZ (*P.W.*, XVIII, col. 425-426), et d'accord avec M. Van STRAATEN (*Panétius...*, p. 25 et 223) qui conclut en partie, il est vrai, selon le raisonnement inverse, en partant de l'idée que Poseidonios ne peut être né avant 140 av. J.-C.

(6) Cette hypothèse naît d'une indication erronée ou d'un texte corrompu d'ATHÉNÉE, *Deipnosophistes*, LXIV, p. 657, éd. Teubner.

(7) Pour l'ensemble de ce chapitre, se reporter au tableau chronologique situé en tête de notre étude.

certitude entre les limites d'une période de cent ans (8). Plus de précision ne changerait rien, vu le peu qu'on sait de son rôle politique et l'attention minime que lui accordent les historiens anciens parvenus jusqu'à nous. En effet, aucune question capitale ne se pose quant à la chronologie de ses travaux par rapport à d'autres. D'abord, parce que d'habitude la date de ces derniers ne saurait être précisée non plus. Ensuite parce que la tradition, sélective selon des critères pragmatiques ou techniques (9), donc aberrants pour l'Histoire des idées, n'a pas laissé subsister grand'chose d'innovations analogues aux siennes. Lui-même a situé par référence à d'illustres prédécesseurs, plutôt qu'à des contemporains, ses théories ou ses doctrines scientifiques et philosophiques. Dans ces deux domaines et à pareille époque, une marge d'incertitude de dix à quinze ans ne présente pratiquement pas d'inconvénient. Elle est préférable à une fausse assurance.

* * *

Selon des témoignages dont la concordance équivaut à une certitude, POSEIDONIOS, dit « d'Apamée » par les uns, « de Rhodes » par les autres (10), est né dans la première et mort sans doute dans la seconde de ces deux grandes cités-carrefours du monde hellénistique (11). Il vient au monde peu après la chute de Carthage et celle de Corinthe (146), vers l'époque où Numance tombe à son tour sous les coups des Romains (133). Il meurt une ou deux décades avant l'avènement d'AUGUSTE. Sa formation, comme son œuvre de savant, d'historien et de maître

(8) F. UEBERWEG et K. PRAECHTER (*Die Philosophie des Altertums*, Berlin, 1926, p. 478) et B.N. TATAKIS (*Panétius...*, p. 33), datent de 140 av. J.-C. au plus tôt la naissance de Poseidonios, ce qui situerait sa mort très peu après la lettre de Cicéron (*Att.*, II, I).

(9) Selon les vicissitudes de la politique (v. les avatars de la correspondance de Cicéron sous Auguste, ou la disparition presque totale des œuvres historiques défavorables aux Romains pour la fin de la période hellénistique); ou en vertu de simplifications conformes aux idées pédagogiques dominantes (nomenclatures, galeries de « personnalités »); ou par méconnaissance de l'origine historique et collective des découvertes, et par négligence, dans celles-ci, de l'activité euristique comme telle. Pour Cicéron, cf. J. CARCOPINO, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, Artisans du livre, 1952, et les discussions suscitées par cet ouvrage; pour l'histoire hellénistique, cf. déjà Th. REINACH, *Mithridate Eupator, roi de Pont*, Paris, Didot, 1890, p. 417-456, et notamment p. 427-429.

(10) Nous préférons la deuxième de ces appellations; comme on le verra ci-dessous, nous considérons la formation intellectuelle de Poseidonios comme essentiellement hellénique, et son origine apaméenne comme d'une importance limitée; l'essentiel de sa vie et de son activité sont, par ailleurs, liées à Rhodes.

(11) STR., *Géogr.*, XIV, II, 12 et VII, V, 8.

à penser ne saurait être pleinement comprise qu'à la lumière de certains phénomènes contemporains, capitaux dans l'Histoire politique et culturelle de l'Antiquité gréco-latine : 1° La fin des grands royaumes hellénistiques et la conquête par Rome de tout le bassin oriental de la Méditerranée, que lui ouvre l'achèvement des guerres puniques. 2° La série des guerres civiles où agonise longuement la République Romaine, et son évolution vers le régime impérial. 3° Les grandes révoltes serviles qui éclatent successivement et parfois se rejoignent à travers tout le Bassin Méditerranéen. 4° Une nouvelle ère de contacts directs, sinon toujours pacifiques, du monde gréco-latin avec des peuples « barbares » non soumis : Parthes à l'Est, Scythes, Thraces et Celtes au Nord et à l'Ouest, au Sud peuples d'Afrique non intégrés à la civilisation méditerranéenne.

POSEIDONIOS est originaire d'Apamée sur l'Oronte, en Syrie, aux confins de l'Arabie, de la Mésopotamie et de l'Arménie, non loin de la Méditerranée (12). On ignore combien de temps il y a vécu : quinze à vingt ans au maximum, puisque c'est à Athènes, notamment auprès de PANÉTIOS, qu'il termine ses études. Par la suite, il ne retournera sans doute pas dans sa ville natale (13).

Rien, dans la documentation posidonienne actuelle, ne permet de déterminer avec certitude l'influence que peut avoir exercée sur lui le milieu d'Apamée. Le champ reste ouvert à une infinité de conjectures ; mais aucune hypothèse précise ne saurait être avancée à partir des indices dont nous disposons. On en est réduit à retenir seulement des traits caractéristiques, des tendances essentielles du milieu apaméen, donc, pour POSEIDONIOS, des probabilités assez fortes, mais toutes générales. Si peu qu'il l'ait connu, et ne serait-ce que par son entourage familial et les compatriotes plus ou moins regroupés qu'il a rencontrés plus tard à Athènes ou à Rhodes (14), l'orientation de sa vie et de sa pensée dépend en partie cependant de son lieu d'origine, Apamée, l'un des nœuds du monde contemporain.

Ancienne résidence des Séleucides, centre de stationnement de leur armée et de leurs bêtes, c'est une ville de fondation,

(12) *Id.*, *Ibid.*, *ibid.*

(13) *Cic.*, *Tusc.*, V, 37.

(14) Sur les Syriens à Rhodes, cf. M. ROSTOVITZ, *The social and economic history of the hellenistic world*, 3 vol., Oxford, 1942, p. 691, et *Id.*, « Alexandrien und Rhodes », *Klio*, III, 1937, p. 70-76. Pour Athènes, cf. ROSTOVITZ, ... *Hellenistic world*, p. 1505, n. 12, et ci-dessous, p. 56, n. 31 et 33, p. 58, n. 39 et p. 59, n. 40.

d'architecture et d'administration entièrement hellénistiques (15). Depuis deux cents ans y dominent une langue, une culture, des formes de vie publique et privée d'origine grecque. L'hellénisme y est roi. Non pas, évidemment, celui du V^e ou même du IV^e siècle av. J.-C. Mais un hellénisme élargi à la mesure de son nouveau domaine, adapté aux structures politiques et sociales de ce dernier. Suivant l'exemple d'ALEXANDRE, en effet (16), c'est en utilisant les structures traditionnelles, le réseau d'administration et de contrôle des Achéménides, leurs archives, leurs méthodes et leur hiérarchie, c'est en respectant dans une certaine mesure les us et coutumes du pays que les Séleucides ont implanté dans leur vaste empire la domination hellénique. D'autre part, si l'ancienne aristocratie s'hellénise de plus en plus, la masse des travailleurs manuels, libres ou serfs, reste de langue araméenne, de mœurs et de croyance irano-mésopotamiennes (17). Tout Apaméen cultivé a donc reçu d'office une formation grecque ; mais à quelque couche sociale qu'il appartienne, quels que soient ses ascendants, aucun ne peut-être un Grec pur, si ce mot garde alors un sens, même au bord de l'Hellespont.

Par sa fonction comme par sa situation géographique (18), Apamée a été et demeure au temps de POSEIDONIOS une des villes les plus cosmopolites du monde hellénistique. Des routes directes, aménagées et fréquentées de longue date, la relie vers le Sud à l'Égypte, vers l'Est à l'Arabie, à la Mésopotamie et par delà celle-ci à l'Iran, vers le Nord au Caucase, donc à l'Asie Centrale et aux rivages de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, vers l'Ouest, enfin, à l'Asie Mineure et, plus loin, à la Grèce et à la Méditerranée Occidentale. Succédant à cet égard aux capitales des rois perses, Apamée est un des points où la culture de l'Inde, de l'Iran et de la Mésopotamie peut avoir le plus interféré avec la culture à base grecque reçue par la haute société hellénistique. Seules d'importantes recherches historiques permettraient d'établir dans quels domaines, en quel sens

(15) *Id.*, *Ibid.*, p. 478, 499, 1439 ; J. LAUFFRAY, « L'urbanisme antique en Proche Orient, Apamée », *Congrès d'histoire ancienne de Copenhague*, 1954 ; cf. STR., XVI, II, 10.

(16) W. W. TARN, *Les civilisations hellénistiques* (trad. Paris, 1936), p. 125-130 et 136-150. La domination romaine, à son tour, empruntera les mêmes moules. Cf. George W. BOISFORD, « Roman Imperialism », *American historical review*, XXIII, p. 772-777. Sur ces deux ordres de faits successifs, cf. M. ROSTOVZEFF, ... *Hellenistic World*, p. 1026-1031, et 1032 et s.

(17) W. W. TARN, *Ibid.*, *ibid.*, M. ROSTOVZEFF, p. 1053-1065.

(18) Voir carte ci-jointe.

et à quel degré s'est exercée cette influence. Cette sorte d'étude reste encore à l'état de fragments ou d'ébauches, d'ailleurs suggestives (19). En l'absence de documents individuels, il serait vain de vouloir déduire de faits limités et d'hypothèses sans précision une théorie qui taxerait d'« orientalisme » les tendances de tel ou tel penseur né à Apamée.

Pour apprécier justement l'effet de cette origine, on doit enfin se rappeler qu'à la fin du II^e siècle av. J.-C., l'ancienne capitale, comme l'Empire séleucide tout entier, a nettement dépassé le temps de son apogée. Depuis 225, le royaume s'est vu amputer de toute sa partie orientale par l'invasion des Parthes, qui interpose un Etat « barbare » dynamique entre la Syrie d'une part, d'autre part l'Inde et l'Asie Centrale (20). Dès lors Apamée, coupée de l'Extrême-Orient, voit son trafic dépendre plus étroitement de la Méditerranée. Elle se tourne d'autant plus vers l'Occident que Rome a déjà porté un coup décisif aux Séleucides. En 189, par la paix conclue précisément à Apamée, leur défaite a été consacrée en même temps que l'apogée de l'éphémère puissance rhodienne. Une capitale économiquement et politiquement diminuée, même si elle reste un carrefour important, ne peut plus être un foyer d'attraction bien puissant ; à moins qu'elle ne constitue, comme Athènes, un centre culturel prestigieux et difficile à remplacer. Ses citoyens les plus éclairés ou les plus avisés s'intéressent d'autant plus à l'étranger. Ils s'expatrieront volontiers, à titre temporaire ou définitif selon les circonstances.

(19) Notamment dans quelques travaux dont tout ou partie est consacré à Poseïdonios. Voir surtout l'ingénieuse et brillante analyse de H. JEANMAIRE, « Introduction à l'étude du livre II du *De natura deorum* », *Revue d'hist. de la philosophie et d'hist. générale de la civilisation*, 15 janvier 1933, p. 5-58, et plus précisément p. 39-43. De façon plus générale, cf. J. BIDEZ, *Eos...*, notamment chap. IV et XIV ; J. BIDEZ et F. CUMONT, *Les mages hellénisés*, p. 32-36 ; J. FILLOZAT, *La doctrine classique de la médecine indienne — Ses origines et ses parallèles grecs*, Impr. nat., Paris, 1949, p. 199-217 et conclusion. Ces ouvrages s'occupent essentiellement, il est vrai, des périodes antérieures aux conquêtes d'Alexandre. On admet comme allant de soi, et on croit larges et faciles les communications ultérieures entre Orient et Occident. C'est vrai durant toute la période hellénistique pour l'Est et l'Ouest du Bassin Méditerranéen, mais beaucoup moins exact pour les relations entre Méditerranée et Asie Mineure d'une part, Asie centrale et orientale d'autre part. V. note suivante.

(20) Vers la même époque, Diodote II, fils de Diodote, qui avait d'abord frappé monnaie à l'effigie d'Antiochos II Théos (261-246), fonde un royaume gréco-bactrien indépendant allant de la Sogdiane à la Magdiane (de la région de Merv à celle de Samarkand, pour fournir des points de repère modernes). La coupure s'est probablement aggravée dans la deuxième moitié du II^e siècle, à partir de la poussée des Yué-Tchi (Artaban II, roi des Parthes, meurt blessé par eux en 124 av. J.-C.), poussés eux-mêmes par les Huns qui viennent de rejeter dans l'Inde l'Empire gréco-bactrien. Cf. C. HUART et L. DELAPORTE, *L'Iran Antique (Elam et Perse) et la civilisation iranienne*, Paris, A. Michel, 1943, p. 319-324. Influence possible de ce « rideau de fer » sur les explorations en direction de l'Océan Indien et de l'Inde par voie maritime, comme celles d'Eudoxe de Cyzique (v. ci-dessous p. 201 et 204).

Des trois ordres de faits que nous venons d'évoquer, il ressort déjà qu'on n'a pas à voir dans POSEIDONIOS, pour interpréter son œuvre, soit un « Grec », soit un « Oriental » (21). Apamée est une ville hellénistique ; POSEIDONIOS un savant et un philosophe de la fin de l'époque hellénistique. Tant qu'on ne reconnaîtra pas formellement le caractère à la fois synthétique et original de cette période, on se posera de faux problèmes à propos de POSEIDONIOS. Du même coup, on s'interdira tout éclaircissement sur la genèse et le sens de son œuvre. On comprendra mal, en particulier, que le monde gréco-latin l'ait si vite adopté.

Il porte un nom grec. Cela signifie ou qu'il est d'ascendance hellénique, ou qu'il appartient à une de ces familles de l'aristocratie agrarienne et commerçante pour qui l'hellénisation était une nécessité, si elles désiraient conserver leur place dans les couches privilégiées du royaume séleucide (22). Quelle que soit son ascendance, très probablement, il aura été confié dans sa petite enfance aux soins de femmes du pays. En tout cas, la grande majorité de ses compagnons d'étude et de jeux a été élevée par elles jusque vers l'âge de sept ans ; leur contact peut avoir suscité ou fortifié chez lui des comportements, des formes de sensibilité, des traits de caractère acquis dans cette brève, mais toute première éducation. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de déterminer lesquels, pour l'instant, faute d'études comparatives. Si PLATON, néanmoins, comme POSEIDONIOS le rappelle (23), recommandait déjà qu'on apportât le plus grand soin dans le choix des nourrices, c'est qu'à Athènes même et de façon appréciable, le pédagogue devait compter avec l'action exercée en premier lieu par la nourrice — et par la mère. A Apamée, souvent, la différence entre celles-ci et celles-là n'est plus seulement de niveau et de formation, mais de tradition culturelle. Si donc une analyse psychologique — que nous ne prétendons pas faire ici — arrivait à déceler chez POSEIDONIOS des traits d'origine orientale — chaldéenne et persosyrienne plus précisément —, si certaines de ses tendances,

(21) V. ci-dessus, p. 15-16 et 36-37.

(22) Cf. M. ROSTOVITZ, ... *Hellenistic world*, p. 1071-1072 ; W. W. TARN, *Civilisation hellénistique*, p. 144-149. Seules les couches paysannes conservent, à l'égard des Hellènes vainqueurs, une hostilité tenace, ou leur demeurant étrangères (*Id.*, *Ibid.*, p. 129). Comparer avec l'évolution de la société athénienne, un peu différente, en relation avec la pénétration romaine : W.S. FERGUSON, *Hellenistic Athens*, Londres, 1911, p. 415-459, M. ROSTOVITZ, *Ibid.*, p. 1072-1073.

(23) PLAT., *Lois*, VI, 783 d-786 a, et VII, 788 a-794 d ; GAL., *Hipp. et Pl.* V, 466-467.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

